

A portrait of a woman with dark skin, looking slightly to the right. She wears a vibrant orange and yellow headwrap with red and white floral patterns. Her necklace is made of red beads. She is dressed in a white top with small floral patterns and a red shawl draped over her shoulders. The background is a soft, painterly landscape with a palm tree and a yellow object in the lower left.

Lafcadio Hearn

# YOUMA

Roman martiniquais

Traduction :  
Marc Logé  
(Mary Cécile Logé)

1923

*bibliothèque  
numérique  
romande  
[ebooks-bnr.com](http://ebooks-bnr.com)*

**Lafcadio Hearn**

**YOUMA**

**Roman martiniquais**

**Traduction :**

**Marc Logé (Mary Cécile Logé)**

**1923**

***Bibliothèque numérique romande***  
***[ebooks-bnr.com](http://ebooks-bnr.com)***

# INTRODUCTION

*Lafcadio Hearn découvrit les tropiques en 1887, et cette découverte marqua, pour ainsi dire, le tournant de sa vie. En débarquant à Saint-Pierre, il comprit que « la Circé tropicale » l'aurait envoûté et qu'il ne saurait jamais se libérer de son ensorcellement. Et, de fait, il éprouva, même au Japon, et jusqu'à sa mort, une nostalgie irrésistible pour ces pays de soleil et de couleur où il eût souhaité « vivre toujours », et où il passa deux des plus heureuses années de son existence si tourmentée. Saint-Pierre l'enchantait : il en aimait, selon son expression, « tous les détours, toutes les pierres qui semblent murmurer sous les pas de cette population fantastique, de cette population de mille et une nuits ! »*

*Son enthousiasme ne connut pas de bornes : « tout est divin, tout le monde est honnête, gai, courtois à Saint-Pierre. Il avoua que le Nord lui paraîtrait dorénavant « inerte, telle une partie engourdie de notre planète. » La Nature tropicale, par contre, l'enchantait, et pourtant il en constata la tyrannie.*

*« Ici, la Nature ne vous permet ni de penser, ni d'étudier sérieusement, ni de travailler vraiment. Révoltez-vous contre elle, et d'une seule attaque de fièvre elle vous laissera impuissant et dénué de pensée pendant des mois. Mais elle est si belle pourtant que vous l'aimez de plus en plus tendrement, et que vous ne désirez pas faire quoi que ce soit de contraire à ses lois et ses coutumes locales. Vous perdez lentement toute affection pour la grande nourrice du Nord qui nous apprend à penser, à travailler, à aspirer. Puis, peu à peu, cette Nature nue, chaude, sauvage, amoureuse réussit à vous persuader que le travail et l'effort sont insen-*

sés, et que sans eux la vie peut pourtant être très douce. »

Cependant Hearn ne se laissa pas gagner par la paresse tropicale ; car pendant son séjour à la Martinique il écrivit deux de ses plus belles œuvres. Dans Deux Ans dans les Antilles Françaises, Saint-Pierre semble surgir de ses ruines, tandis que Lafcadio Hearn s'y révèle l'interprète le plus fin et le plus sympathique de l'âme de la Martinique. Pour arriver à la connaître, cette âme à la fois farouche, enfantine et tendre, il dut se mêler à la foule de ces gens de couleur pour lesquels il éprouva une véritable affection. On le voyait souvent déambulant à travers les rues étroites et inclinées de Saint-Pierre, s'arrêtant ici pour bavarder avec Manm Robert, la commère de son quartier qui vendait les meilleurs « bouts » – cigares – de la ville, ou pour s'appuyer un instant contre le parapet de la Roxelane et regarder les « laveuses » battre le linge, – ou bien encore écoutant sans se lasser les récits de vieillards, qui

lui parlaient des revenants, des zombis, – ou d'histoires d'autrefois. Et parmi tous les récits qu'il entendit conter ainsi, le plus touchant est peut-être celui de Youma(1), la jeune da (bonne d'enfant) dont Hearn s'inspira pour écrire le roman auquel il donna le nom de son héroïne, une belle fille de couleur.

« Cette histoire, écrivit-il à un de ses amis, est vraie en substance. La jeune fille refusa, dans les circonstances héroïques que j'ai décrites, l'aide de ses frères noirs et l'échelle. Bien entendu, il se peut que je l'aie idéalisée, elle, mais non son acte. L'incident du serpent a également eu lieu. Mais l'héroïne était une autre personne, une fille de plantation que célébra l'historien Rufz de Lavison. J'ai écrit ce roman à la Martinique près des scènes décrites et à l'ombre de la Croix portant le Christ Noir. »

Lafcadio Hearn a souvent parsemé le dialogue de Youma de phrases créoles. J'ai cru bien faire de les traduire, et je désire remercier

*ici très vivement M. Pierre Cornillac, l'artiste enlumineur, dont le père, le Docteur Cornillac, fut un des meilleurs amis de Lafcadio Hearn à la Martinique, pour les conseils qu'il m'a si aimablement donnés et qui m'ont permis de mener à bien ce petit travail.*

Marc LOGÉ.

Barbizon, octobre 1922.

La *da*, aux premiers temps de la colonisation, tenait souvent une place importante dans les riches familles de la Martinique. La *da* était, en général, une négresse de la teinte la plus foncée, une *capresse* plutôt qu'une *mestive*. À son égard, le préjugé de la couleur n'existait pas. La *da* était esclave, mais jamais l'affranchie la plus belle, la plus cultivée, n'a joui d'une situation privilégiée comparable à celle de certaines *das*.

La *da* était aimée et respectée comme une mère : elle était à la fois la mère adoptive et la bonne d'enfant. Car l'enfant créole avait deux mères : l'aristocratique maman blanche qui lui donnait le jour – et la sombre mère esclave qui lui donnait tous ses soins, le dorlotait, le baignait, lui apprenait le doux et mélodieux par-

ler des nègres, le promenait dans ses bras afin de lui montrer la belle nature tropicale, lui racontait le soir de merveilleuses histoires populaires, l'endormait aux sons de berceuses, et, en somme, se tenait nuit et jour prête à accomplir son moindre désir. Aussi n'est-il guère surprenant que les *das* aient été mieux aimées que les mères blanches, au moins pendant l'enfance des petits créoles qu'elles élevaient. Lorsqu'il existait une préférence marquée, elle était presque toujours en faveur de la *da*. C'est que l'enfant se trouvait beaucoup plus souvent avec elle qu'avec sa vraie mère. C'est que la *da* seule savait contenter tous ses petits caprices : il la trouvait plus indulgente, plus patiente, peut-être même plus caressante que sa mère. Et la *da* elle-même était un enfant, elle avait l'âme, elle parlait le langage des enfants, elle prenait plaisir à des choses enfantines, elle était naïve, enjouée, affectueuse. Elle savait comprendre les pensées, les élans, les peines et les fautes du tout petit mieux que ne l'eût fait souvent la mère blanche. Elle savait d'instinct

l'apaiser en toute circonstance, amuser, divertir ou flatter son imagination. Une harmonie parfaite régnait entre leurs deux natures, – une heureuse communauté de sympathies et d'antipathies, – un parfait accord dans la joie animale d'exister. Plus tard, au moment où l'enfant, grandi, recevait les premières leçons du précepteur, ou de la gouvernante, au fur et à mesure des progrès de son esprit, son affection pour la *da* commençait à se distinguer de son affection pour sa mère. Mais bien qu'il se mît peut-être alors à aimer sa mère plus qu'auparavant, il ne chérissait pas moins sa *da*. Son amour pour sa nourrice durait toute sa vie. Et la *da* était rarement abandonnée par la famille. Cela n'arrivait guère que dans ces cas cruels où on l'avait « louée » à un autre propriétaire d'esclave.

Souvent la *da* était née sur la propriété de la famille, parfois elle servait de bonne d'enfant à deux générations nées sous le même toit. Mais il arrivait plus souvent que lorsque la fa-

mille augmentait et se divisait, lorsque les fils et les filles devenus grands se mariaient à leur tour, elle soignait tous leurs enfants l'un après l'autre. Elle finissait ses jours auprès de ses maîtres ; bien qu'elle leur appartînt d'après la loi, c'eût été presque une infamie de la vendre. Lorsqu'on l'affranchissait, en reconnaissance de *services rendus*, elle n'éprouvait pas le désir de fonder un foyer propre : la liberté n'avait pour elle que peu de prix, à moins qu'elle ne survécût à ceux auxquels elle était attachée. Elle souhaitait la liberté pour ses enfants plus que pour elle-même. Elle avait même le droit de la demander pour eux puisqu'elle avait sacrifié tant de ses plaisirs maternels pour les enfants d'autrui. Son désintéressement et son dévouement forçaient la reconnaissance des natures les plus dures. Elle représentait le type le plus haut de la bonté dans une race peu développée intellectuellement et maintenue dans une demi-barbarie par la servitude, mais qui cependant était remarquablement raffinée au point de vue physique, grâce au climat, au mi-

lieu et à toutes ces influences mystérieuses qui déterminent le caractère des peuples créoles.

La *da* appartient déjà au passé : c'était un type tout particulier tiré de l'esclavage par sélection. C'est sans doute le seul produit de l'esclavage qu'on ne puisse pas regretter, fleur étrange poussant parmi les sombres herbes touffues de ce sol amer. L'atmosphère de la liberté ne devait pas être nécessairement fatale à la durée de ce type, mais avec la liberté vinrent bien des changements inattendus. L'établissement du suffrage universel fut suivi d'une grande dépression industrielle, due à la concurrence étrangère et aux nouvelles découvertes ; tandis que la subordination de l'élément blanc à l'élément noir provoquait une insurrection politique et la ruine complète de l'ancienne organisation sociale. La transformation était trop violente pour amener de bons résultats. L'abus des pouvoirs politiques, conférés trop vite et sans discernement, aviva les haines anciennes et en provoqua de nou-

velles. Les deux races se séparèrent pour toujours au moment même où elles étaient le plus nécessaires l'une à l'autre. Et puis, les difficultés toujours croissantes de la vie développèrent vite l'égoïsme. La générosité et la prospérité disparurent ensemble. La vie créole se fit plus étroite, se resserra sur soi-même. Et visiblement, chacune des classes, sous la pression de nécessités inconnues, s'enferma dans son caractère. Il n'y a plus de *das*. Aujourd'hui, il y a des gardiennes et des bonnes, qui souvent ne restent guère dans la même place trois mois de suite. La loyauté et la simplicité de la *da* ne sont plus que des traditions, et il serait bien inutile de rechercher des vertus équivalentes dans la génération nouvelle de domestiques salariés. Cependant plusieurs *das* d'autrefois vivent encore. Elles portent toujours ce nom. Celles à qui on l'a donné le conservent toute leur vie comme un titre d'honneur. On voit encore quelques *das* à Saint-Pierre.

Il y a, par exemple, du côté de la Grande Rue, face à la mer, une très belle maison, d'où sort, tous les matins de beau temps, une très vieille négresse, qui aime le soleil, pour s'asseoir sur le seuil de marbre. C'est *da* Siyotte. Des passants occupant de hautes situations dans le monde des affaires ou de la magistrature la saluent en la croisant. Les hommes de la famille chez qui elle vit, le vieux père grisonnant et ses grands fils, s'arrêtent pour bavarder avec elle avant de se rendre à leur bureau. Les jeunes femmes se baissent pour l'embrasser, avant de monter dans la voiture qui va les mener à la promenade. Et, si vous vous attardiez assez longtemps, vous remarqueriez que tous les visiteurs la saluent avec un sourire, et lui demandent amicalement :

— *Coument ou yé, Da Siyotte*(2) ?

[Comment allez-vous, Da Siyotte ?]

Malheur à l'étranger qui, se figurant qu'elle n'est qu'une domestique, lui parlerait grossièrement.

— Si elle n'est qu'une domestique, répliqua un jour le maître de la maison à quelqu'un qui avait commis cette erreur, alors vous n'êtes qu'un valet !

Insulter la *da*, c'était insulter toute la famille. Quand *da* Siyotte mourra, on lui fera de ces obsèques qui ne s'achètent pas au prix d'argent ; elle aura un enterrement de première classe, auquel assisteront tous les habitants les plus riches et les plus orgueilleux de la ville. Ce jour-là, certains planteurs feront vingt milles à cheval, par-dessus les mornes, pour venir tenir les cordons du poêle. Et certaines femmes qui foulent rarement le pavé des rues, et qui sortent presque toujours en voiture, suivront à pied, sous le soleil brûlant, le cercueil de la vieille négresse jusqu'au Cimetière du Mouillage. Et ils enterreront la *da* dans le caveau de famille, tandis que les cimes des grands palmiers frissonneront à la voix du bourdon.

# I

Il y a encore à Saint-Pierre des vieilles gens qui se rappellent Youma. C'était une grande capresse. Elie appartenait à M<sup>me</sup> Peyronnette. La servante était plus connue que la maîtresse ; car, depuis la mort de son mari, un riche négociant qui l'avait laissée dans une situation très aisée, M<sup>me</sup> Peyronnette sortait peu.

Youma était l'esclave favorite, et aussi la filleule de M<sup>me</sup> Peyronnette ; sous l'ancien régime, il n'était pas rare que les dames créoles devinssent les marraines de petits esclaves. Douceline, la mère de Youma, avait été achetée pour servir de *da* à Aimée, la fille unique de M<sup>me</sup> Peyronnette ; mais elle mourut lorsque Aimée eut cinq ans. Les deux enfants avaient à peu près le même âge et paraissaient très attachées l'une à l'autre. Après la mort de Dou-

celine, M<sup>me</sup> Peyronnette résolut donc d'élever la petite capresse et d'en faire la compagne de jeu de sa fille.

Les caractères des deux enfants étaient très différents, et cette différence alla s'accroissant au fur et à mesure qu'elles grandissaient. Aimée était démonstrative et affectueuse, sensible et passionnée, passant brusquement du chagrin à la joie, des larmes aux sourires, Youma, au contraire, était presque taciturne ; elle trahissait rarement une émotion quelconque ; elle jouait silencieusement quand Aimée criait, et souriait à peine tandis qu'Aimée riait si fort qu'elle effrayait presque sa mère. Mais, malgré ces différences – ou peut-être précisément à cause d'elles – les deux fillettes s'entendaient fort bien. Elles n'eurent jamais de querelle sérieuse, et ne se séparèrent pour la première fois que lorsque Aimée fut envoyée à neuf ans dans un couvent, pour y compléter son éducation. Aimée éprouva un grand chagrin en quittant sa compagne ; sa peine ne fut pas adou-

cie lorsqu'on lui assura qu'elle retrouverait au couvent des amies plus gentilles que la petite capresse ; Youma, qui certes perdait le plus par la séparation, demeura calme en apparence. « Elle fut d'une conduite irréprochable », dit M<sup>me</sup> Peyronnette, trop fine observatrice pour attribuer cette « conduite irréprochable » à l'insensibilité.

Cependant, les deux amies continuèrent à se voir. Tous les samedis, M<sup>me</sup> Peyronnette se rendait au couvent dans sa voiture et elle emmenait toujours Youma. Aimée ne paraissait guère moins heureuse de voir son ancienne compagne de jeu que de voir sa mère. Leur amitié d'enfance se renoua naïvement pendant les premières vacances d'été et pendant celles de Noël, et leur affection réciproque survécut à la fin de leur existence commune. Bien qu'elle fût théoriquement une domestique, et qu'elle ne s'adressât à Aimée qu'en la nommant « maîtresse », Youma était traitée presque comme une fille adoptive. Et, lorsque « Mademoi-

selle » eut fini ses études, la jeune servante esclave demeura sa confidente, et, en quelque sorte, sa compagne. Youma n'apprit jamais à lire, ni à écrire. M<sup>me</sup> Peyronnette croyait que si elle s'instruisait elle souffrirait d'un avenir que rien ne saurait lui épargner. Mais la jeune fille était d'une intelligence naturelle qui compensait, sous bien des rapports, son défaut d'instruction. Elle savait toujours ce qu'il fallait dire et faire dans toutes les circonstances de la vie. Youma était devenue une femme superbe ; c'était certainement la plus belle *capresse* de l'arrondissement. Son teint était d'un rouge profond, mais clair ; tous ses traits avaient une douce et vague beauté, un je ne sais quoi qui, surtout de profil, faisait songer au visage indéfinissable du Sphinx. Ses cheveux, bien que bouclés comme une toison noire, étaient longs et assez beaux. De plus elle était gracieuse et très grande. À quinze ans elle semblait tout à fait femme, à dix-huit ans elle avait la tête et les épaules de plus que sa jeune maîtresse : et lorsqu'elles sortaient ensemble, M<sup>lle</sup> Aimée,

qui était de taille moyenne, était obligée de lever les yeux pour regarder Youma. La jeune bonne était universellement admirée ; c'était bien une de ces silhouettes que les Martini-quaïs montraient orgueilleusement aux étrangers, comme le type accompli de la beauté des races mêlées. Car même au temps de l'esclavage, le créole ne se refusait pas le plaisir d'admirer ces tons bronzés ou dorés de la peau humaine. Il avouait très franchement qu'il les trouvait exquis ; au point de vue esthétique le « préjugé de la couleur » n'existait pas. Pourtant aucun des jeunes gens de la race blanche n'eût osé dire à Youma son admiration. Quelque chose dans le regard et les manières sérieuses de la jeune esclave la protégeait tout autant que le prestige de la famille qui l'avait élevée.

M<sup>me</sup> Peyronnette était fière de sa domestique ; elle prenait plaisir à la voir vêtue, avec toute l'élégance possible, du costume brillant et gracieux que portaient alors les femmes de

couleur. En fait de toilettes, Youma n'avait à envier aucune femme de la classe des affranchies. Elle possédait tout ce qu'une capresse pouvait souhaiter. Au goût du pays, qui recherchait les contrastes de couleurs, elle avait des jupes de soie et de satin, des *robes dezindes*, avec des foulards et des coiffures assortis, azur et orange, rouge et violet, jaune et bleu criard, vert et rose. Pour les grandes circonstances, telles que la première communion d'Aimée, la fête de Madame, un mariage auquel toute la famille était conviée, Youma revêtait un costume magnifique. Sa jupe à traîne de satin orange était attachée un peu au-dessous des seins ; la chemise brodée, fermée par des lacets, avait des manches courtes qui laissaient nus les bras chargés de bracelets, et qui étaient maintenus au coude par des fermoirs d'or (*boulons à clous*) ; son foulard (*mouchoué enlai*) était jaune canari rayé vert et bleu ; elle portait un triple collier de perles d'or ciselées (*collier chou*), ses boucles d'oreilles, ou *zanneaux à clous*, étaient chacune composées d'épais cy-

lindres d'or entrelacés ; son turban Madras aux raies jaunes était tout scintillant de bijoux, « d'épingles tremblantes », de chaînes, de glands d'or frissonnants. Ainsi parée, Youma eût pu poser pour un peintre la Reine de Saba. Youma possédait de jolis petits ornements qui lui venaient d'Aimée. Mais la plupart de ses bijoux lui avaient été donnés par M<sup>me</sup> Peyronnette comme cadeaux de nouvel an. En somme, Youma ne manquait de rien de ce qu'elle pouvait raisonnablement désirer, sinon de la liberté.

Peut-être ne s'était-elle jamais beaucoup inquiétée à ce sujet ? Cependant M<sup>me</sup> Peyronnette y avait songé longuement et elle avait pris une décision. Elle refusa deux fois la liberté de Youma à M<sup>lle</sup> Aimée malgré les supplications et les pleurs de sa fille. Son refus était motivé par des raisons qu'Aimée était trop jeune encore pour bien comprendre. M<sup>me</sup> Peyronnette comptait affranchir Youma dès que la liberté rendrait celle-ci plus heureuse. Pour le

moment la servitude était pour la jeune servante une protection morale : Youma demeurerait ainsi sous le contrôle de ceux qui l'aimaient le mieux et elle était à l'abri de dangers qu'elle ne soupçonnait pas encore. Et surtout, elle se trouvait dans l'impossibilité de contracter un mariage que sa maîtresse désapprouverait. M<sup>me</sup> Peyronnette avait ses projets pour l'avenir de sa filleule ; elle avait l'intention de la marier un jour à un affranchi travailleur et économe, qui lui ferait un foyer agréable : à un charpentier, un ébéniste, un constructeur ou un patron mécanicien. Alors Youma recevrait la liberté, et peut-être une petit dot. Mais en attendant elle était certainement aussi heureuse que possible.

À dix-neuf ans, Aimée fit un mariage d'amour ; – elle épousa M. Louis Desrivières, un cousin éloigné, de dix ans son aîné. M. Desrivières avait hérité une importante plantation en plein rapport située sur la côte est de l'île ; mais, comme beaucoup d'autres riches plan-

teurs, il passait de préférence la plus grande partie de l'année en ville. Et il emmena sa jeune femme chez sa mère, qui habitait le quartier du Fort. Suivant le désir d'Aimée, Youma l'accompagna dans sa nouvelle demeure. Il n'y avait pas loin de la Grande Rue, où se trouvait la maison de M<sup>me</sup> Peyronnette à celle des Desrivières dans la rue de la Consolation : ainsi ni sa fille ni sa filleule ne purent s'attrister de la séparation.

Treize mois plus tard, Youma, vêtue comme une princesse orientale, porta au baptistère une petite fille, dont la venue dans le petit monde colonial fut enregistrée ainsi aux archives de la Marine :

« Lucile-Aimée-Francillette-Marie, fille du sieur Raoul-Ernest-Louis Desrivières, et de dame Adélaïde-Hortense-Aimée Peyronnette, son épouse. »

Alors Youma devint la *da* de la petite Mayotte. L'enfant créole est toujours désigné

par le dernier des noms qui lui ont été donnés à son baptême, ou plutôt par quelque diminutif créole de ce nom... Et le diminutif de Marie est Mayotte.

Dans les deux familles on avait décidé que Mayotte ressemblait moins à sa mère qu'à son père ; elle avait de celui-ci les yeux gris et les cheveux bruns, ces cheveux brillants qui, chez les enfants des plus anciennes familles créoles, s'assombrissent et deviennent presque noirs avec le temps. Elle promettait de devenir jolie.

Une autre année passa. Il n'y avait pas de ménage plus heureux que celui d'Aimée Desrivères. Puis, avec une soudaineté cruelle, Aimée fut emportée par la mort. Elle était sortie avec son mari pour faire une excursion en voiture sur la belle promenade qu'on appelle la Trace. Youma et l'enfant étaient restées à la maison. Les promeneurs furent surpris au beau milieu d'une après-midi particulièrement chaude, par une de ces averses glacées et torrentielles, qui, en certaines saisons, accom-

pagnent les orages. Ils étaient encore éloignés de tout abri et furent tous deux trempés en un instant. Un violent vent du nord-est s'éleva et souffla jusqu'à leur arrivée chez eux. La jeune femme, naturellement délicate, s'alita, atteinte de pleurésie ; malgré tous les soins possibles, elle succomba avant le lever du soleil. Et Youma la vêtit pour la dernière fois, adroitement, tendrement, comme elle l'avait habillée pour son premier bal, tout en bleu pâle, et pour son mariage tout en blanc vaporeux. Seulement, cette fois, Aimée était vêtue de noir, comme le sont les mères créoles.

M. Desrivières avait passionnément aimé sa jeune femme ; il s'était marié le cœur neuf et le caractère peu endurci au contact des rudesses de la vie. L'épreuve fut pour lui terrible, et pendant quelque temps on craignit qu'il n'y survécût pas. Lorsqu'il se remit un peu de la grave maladie que lui valut sa douleur, il lui fut impossible de demeurer dans la maison de la rue de la Consolation, toute remplie de sou-

venirs. Il se réfugia, dès qu'il le put, dans sa plantation et essaya de s'y occuper, en faisant de temps à autre de brusques visites à la ville pour y voir sa fille. M<sup>me</sup> Peyronnette avait insisté pour se charger de Mayotte. Mais l'enfant était délicate comme sa mère, et six mois plus tard, pendant une saison d'épidémie, M<sup>me</sup> Peyronnette décréta qu'il serait plus sage de l'envoyer à la campagne chez son père – avec Youma. Anse-Marine était un des endroits les plus salubres de la colonie, et Mayotte y gagna vite des forces, de même que la sensitive – la *zhèbé Mamisé* [Herbe de ma misère] – se fortifie dans la chaude brise marine.

## II

Il y a une longue chevauchée pour aller, à travers la montagne, de la ville de Saint Pierre à la plantation d'Anse-Marine que les Desrivères possédaient autrefois. Pourtant la fatigue de six heures de cheval, sous le soleil des tropiques, n'est rien pour quiconque n'est pas insensible à la merveilleuse beauté du paysage. Parfois la route s'élève presque jusqu'à ces nuages blancs qui souvent voilent les cimes des grands pics. Parfois elle s'enfonce en pente douce dans le crépuscule vert des forêts vierges ; parfois elle domine les vastes profondeurs de vallées murées de montagnes, aux formes et aux couleurs étranges. Parfois encore elle serpente par-dessus des champs de canne à sucre dont l'étendue jaune s'interrompt au loin à la courbe vaporeuse d'une mer presque pourpre.

Et pendant des heures entières vous n'observerez probablement pas d'autres mouvements que ceux des feuilles et de leurs ombres, vous n'entendrez pas d'autres bruits que l'écho des sabots de votre cheval, ou le bruissement des cannes à sucre balancées par le vent, ou encore, à la lisière de quelque abîme de verdure, voilé de fougères arborescentes, le long appel flûté d'un oiseau inconnu. Mais, tôt ou tard, à un détour du chemin, il surviendra un incident, plus humain, plus vivant, et d'un charme exotique : par exemple une caravane de jeunes négresses nu-pieds et nu-bras, portant sur leurs têtes le produit d'une cacaoyère, qu'elles vont vendre au marché, ou bien un nègre, qui passe en courant malgré sa charge formidable de fruits à pain ou de *régimes-bananes*.

Vous rencontrerez peut-être une troupe de noirs traînant à la côte un *gommier* déjà vidé et taillé en forme de canot placé sur un *diable*, solide et bas, aux essieux grinçants. Les nègres

placés à l'arrière du *diable* le poussent ; ceux qui se trouvent à l'avant le tirent ; et un tambour frappe de son *Ka* le fond du bateau inachevé, pour rythmer leur chant :

— *Bom ! li canot ! Allé chaché ! Méné vini ! Bom ! li canot !...*

Ou bien vous apercevrez une bande de bûcherons, qui, sur le bord de la route, scient, pour en faire des planches, le cœur jaune safran ou rouge vermillon d'un arbre à peine abattu et dont vous ignorez le nom. Le tronc encore vivant est hissé sur un robuste cadre de bois, et trois hommes activent la lourde scie, un dessus, et deux dessous. Tous trois ont le torse nu. Et l'un est jaune orange, l'autre couleur cannelle, le troisième est d'un noir brillant comme la laque. Tous sont musclés en statues. Et, tout en travaillant, ils chantent :

« Aië ! Dos calé !

Aië !

Aië ! dos calé !

Aië, scié bois,  
Aië !  
Pou non allé... !

[Aië ! dos calleux... Aië, sciez le bois, pour nous en aller.]

... Cependant ces incidents de route se font plus rares quand commence la longue descente à travers les champs de canne à sucre et *les cacaoyères*, qui part des cimes boisées et va jusqu'à la mer lointaine. Là, plus d'ombre ni de fraîcheur. Vous chevauchez par des terres nues, offertes au soleil. Mais l'immense paix charme comme une caresse et la magnifique étendue ouverte au regard console de l'apparente absence de toute vie humaine. Derrière vous, et aussi au nord et au sud, les *mornes* élèvent leurs demi-cercles au-dessus des lieues ondulantes de cannes à sucre ; plus loin surgissent des sommets aigus, tout violets : au-dessus de ces pointes violettes se superposent des pics, des cornes et des pitons, fantômes

bleus et nacrés. Devant vous, au-delà des plaines jaunes, le croissant lointain de la mer rougit, à la courbe de l'horizon, bande de lumière opaline qui pâlit près du ciel. Un vent fort et chaud vous souffle au visage. Et vous continuez votre chemin, parfois au-dessus d'un plateau, plus souvent le long d'une pente douce. La mer tour à tour apparaît et disparaît, et vous quittez enfin la route principale pour suivre un sentier jusque-là caché derrière les ondulations du sol, un sentier de plantation, bordé de cacaotiers. Il vous amène, par de longs détours, à travers les hautes cannes à sucre qui vous ferment la vue des deux côtés, dans une des plus jolies vallées du monde. Du moins c'est ainsi qu'elle vous apparaîtra lorsque vous ferez halte au flanc du *morne* pour admirer le demi-cercle presque parfait de collines doucement ridées qui s'ouvrent sur la mer, dont la ligne d'écume s'étend comme un fil neigeux et frémissant entre deux pics verts au-delà d'une bande de plage sombre. Plus près de vous, les champs dorés des cannes

à sucre que la rivière divise et que marquent des franges de bambous, s'élargissent pour atteindre les brisants et sur tout cela plane la tendresse d'ombres bleuies par des buées, le scintillement du soleil dans l'argent des cascades, et, enfin, l'union bleue du ciel et de la mer. Enfin vous remarquerez sur une petite colline, au-dessous de vous, les bâtiments de la plantation, dans un bosquet de cacaotiers ; le long moulin, peint en jaune, avec sa roue grondante et sa haute cheminée, la sucrerie, la *rhumerie*, le village de cases à toits de chaume, où des feuilles de bananiers tremblent dans de tout petits jardins ; la maison à un étage du planteur, toute basse pour résister aux vents et aux tremblements de terre ; le cottage de l'intendant ; la maison à ouragan, ou *case-à-vent*, et la silhouette blanche de la haute croix de bois plantée à l'autre extrémité de la petite colonie.

Tout cela appartenait jadis aux Desrivières, comme la vallée entière, depuis la plage jusqu'au sommet de la colline : *l'atelier* compre-

nait à peu près cent cinquante mains. Depuis lors, la plantation a été vendue et revendue plusieurs fois ; elle a été exploitée avec plus ou moins de succès par des étrangers et par des créoles. Pourtant si peu de changements semblent s'être produits que le village est sans doute resté tel qu'il y a cinquante ou même cent ans.

Mais à l'époque où les Desrivières possédaient Anse-Marine, la vie des plantations offrait un aspect bien différent de ce qu'elle est aujourd'hui. Sur cette propriété, en particulier, elle était patriarcale et pittoresque au point que cela est inconcevable pour ceux qui n'ont connu la colonie qu'après l'affranchissement. Les esclaves étaient traités beaucoup comme des enfants ; là une politique traditionnelle de la famille voulait qu'on ne vendît que ceux qui ne se laissaient diriger qu'à l'aide de châtiements corporels. On donnait à chacun des adultes un petit jardin qu'il pouvait cultiver à sa guise. Deux demi-journées par semaine lui

étaient réservées pour cela. L'esclave avait le droit de garder la plus grande partie de l'argent gagné par la vente des produits de son jardinet. Légalement, un esclave ne pouvait rien posséder. Pourtant plusieurs serviteurs des Desrivières, encouragés d'ailleurs par leurs maîtres, avaient économisé des sommes considérables. Tous travaillaient avec accompagnement de chants et au rythme d'un tambour. Il y avait des jours de vacances et des soirées où il était permis de danser. Le grand jour de l'année était la fête de Mme Desrivières, la mère du jeune planteur, la vieille maîtresse (*lélesse*). Ce jour-là il y avait des *bamboulas* et des *caleindas* ; la maîtresse recevait tous ses esclaves sous la véranda. Ils venaient tous lui embrasser la main et chacun y trouvait une pièce d'argent.

Pour un étranger, et surtout pour un européen, c'était une vraie joie que le spectacle des incidents ordinaires de cette vie coloniale et

rustique, si pleine de bizarreries exotiques et d'inconsciente poésie.

La routine de chaque jour commençait par une scène fort amusante : l'inspection matinale des pieds des enfants. Ceux-ci, jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans, n'avaient guère d'autres occupations que jouer et manger. Ils étaient confiés à l'infirmière, Tanga, une vieille Africaine. Celle-ci, aidée de ses filles, préparait leur simple nourriture et les surveillait pendant que leurs mères étaient aux champs. Dès le lever du soleil, Tanga, accompagnée du surveillant, rassemblait tous les enfants et les faisait asseoir en rang sur les longs bancs de bois disposés sous les tentes de l'infirmerie. Puis, au commandement de : « *Levé Pièzaut !* » [Levez vos pieds !] ils levaient tous ensemble leurs petits pieds, et l'inspection commençait. Si l'œil exercé de Tanga découvrait la petite enflure ronde qui trahit la présence d'une *chique*, l'enfant était envoyé à l'infirmerie pour y être soigné immédiatement, et le surveillant notait

le nom de la mère afin de la gronder, car elle était tenue responsable de la *chique* qu'elle avait laissée subsister une nuit entière dans le pied de son enfant. Mais, pendant ces inspections, on se chatouillait, on riait et on criait si fort, qu'il fallait toujours que Tanga effrayât plusieurs fois les enfants de ses gronderies et de ses menaces avant d'arriver au bout de son examen.

Une autre scène matinale intéressante était le départ d'une caravane chantante de femmes et de jeunes filles. Elles portaient au marché, dans des paniers posés sur leurs têtes, les différents produits de la plantation : du cacao, du café, du cassis et des fruits, des noix de coco, des mangues, des oranges, des bananes, des corossols, et des pommes cannelles...

Puis un joyeux événement se produisait presque chaque semaine : c'était la sortie du gommier, immense canot de près de soixante pieds de long, taillé dans un seul arbre gigantesque. Ce canot n'avait pas de gouvernail,

mais une proue à chaque extrémité, de façon à pouvoir naviguer aussi facilement dans les deux directions ; il contenait des bancs pour une douzaine de rameurs, et, au milieu, un siège plus élevé pour le joueur de tambour. Le gommier avait deux « commandeurs », un à chaque proue, il pouvait porter une douzaine de barils de rhum, et six ou sept tonneaux de sucre. On s'en servait surtout pour transporter ces produits aux petits navires venus de Saint-Pierre, qui n'osaient pas s'aventurer trop près des brisants dangereux. Le gommier ne pouvait prendre la mer que s'il était lancé, à l'aide d'un cadre incliné construit exprès, dans une eau profonde, au creux d'une haute falaise. Lorsque la cargaison était arrivée à bord, et que les rameurs étaient à leur poste, le tambour donnait le signal : on enlevait les cales, on lâchait les cordes, et la longue embarcation filait dans la mer, toutes ses rames frappant l'eau en même temps, au rythme du *tamtam* ou du *tambour-belai*.

Tous les dimanches, dans l'après-midi, le Père Kerambrun arrivait à cheval du voisin village pour apprendre le catéchisme aux négrillons. Il tenait en général la petite classe dans la sucrerie. Les larges portes à l'avant et à l'arrière du bâtiment s'ouvraient toutes grandes à la brise marine, et le soleil projetait sur le sol l'ombre des cimes des palmiers. Le vieux prêtre savait enseigner les tous petits dans leur propre langue ; il répétait inlassablement chaque question et chaque réponse du catéchisme créole jusqu'à ce que les enfants les sussent par cœur, et fussent capables de les chanter comme un refrain.

— *Coument ou ka crié fi Bon Dié ?* demandait le Père. (Comment appelez-vous le fils du Bon Dieu ?)

Alors toutes les voix enfantines, répétant la question et la réponse, flûtaient en unisson :

— *Coument nou ka crié fi Bon Dié ? Nou ka crié li Zézou Chri !* (Comment appelons-nous le Fils du Bon Dieu ? Nous l'appelons Jésus-Christ).

— *Et ça y fait pou nou-zault fi Bon Dié à ?* (Et qu'a-t-il fait pour nous autres, le Fils du Bon Dieu ?)

— *Et ça y fait pou nou-zault li Bon Dié à ? Li payé pou nou p'allé dens l'enfé ; li baill tout sang-li pouça.* (Il a payé pour que nous n'allions pas en enfer ; il a donné tout son sang pour cela.)

— *Et quilé prié qui pli meillé-adans tout prié nou ka fai ?* (Et quelle est la meilleure prière parmi toutes les prières que nous récitons ?)

— *Et quilé prié qui pli meillé-adans tout prié nou ka fai ? C'est Note Pé,*

*« pacé Zézou Chri  
Montré nou li ! »*

Tous les enfants chantaient ensemble. (C'est le *Pater Noster*, parce que c'est Jésus-Christ qui nous l'a enseigné.)

Et à la fin de la tâche quotidienne, lorsqu'on sonnait pour la dernière fois la coquille de *lam-bi*, afin de rappeler tout le monde des champs et du moulin, on assistait au spectacle patriarcal de la prière du soir, selon la vieille coutume coloniale. Le maître et son surveillant, debout près de la croix érigée à l'entrée du petit village de la plantation, attendaient que tous les esclaves fussent réunis. Les hommes apportaient chacun le paquet réglementaire de foin pour les animaux ; ils le posaient à terre devant eux, puis ils enlevaient leur chapeau. Alors, tous, hommes et femmes, s'agenouillaient et répétaient ensemble le « Je vous salue, Marie », le *Pater* et le *Credo*, tandis que les étoiles frémissantes apparaissaient et que le jaune flamboiement du soleil s'éteignait derrière les cimes.

Souvent, par les nuits claires et chaudes, les esclaves s'assemblaient après le repas du soir

pour écouter les histoires contées par *les libres de savane*, vieux et vieilles esclaves exempts de travail. Et c'étaient de curieuses histoires. Elles formaient la meilleure partie de la littérature traditionnelle d'une race à qui la lecture était interdite. Dans ce temps-là cette littérature orale enchantait les grands comme les petits ; elle plaisait aux *békés* comme aux nègres. Elle exerçait même une influence très visible sur le caractère colonial. Toute *da* était une conteuse d'histoires ; ses récits développaient d'abord l'imagination du petit blanc confié à ses soins, en l'africanisant tellement que l'éducation européenne ne devait plus effacer cette empreinte, et en créant chez lui un double et curieux amour du comique et du merveilleux. On ne se lassait pas d'entendre répéter ces histoires, car elles étaient dites avec un art impossible à décrire. Les petits refrains ou les chansons dont elles s'entrecoupaient étaient composés de mots africains et plus souvent de rimes dépourvues de sens, imitant les chants des *bamboulas* et les improvisations des *ca-*

*leindas*. Elles avaient un charme étrange que les grands musiciens eux-mêmes étaient bien forcés de reconnaître. Et il y a aussi dans les contes créoles une couleur locale surprenante ; qu'ils soient d'invention purement africaine ou qu'ils aient été simplement adaptés du folklore du vieux monde, il y a dans ces contes un je ne sais quoi de l'âme de la vie et de la pensée coloniale qui ne peut passer dans aucune traduction. Leurs scènes se déroulent parmi les bois et les collines des Antilles, ou, parfois, dans le quartier le plus bizarre d'un vieux port colonial. Le cottage européen des histoires populaires devient la case ou l'ajoupa des tropiques, aux murs de bambou, au toit de feuilles de canne séchées ; – les Belles au Bois Dormant sont toujours surprises dans les forêts primitives par un *négue-marron*(3), ou un *chasseur-Chou*(4). Les Cendrillons et les princesses apparaissent comme de belles jeunes métisses portant des costumes qu'on ne voit jamais dans les livres d'images ; les fées des légendes du vieux monde y sont remplacées par la

Vierge Marie et le Bon Dié ; les Barbes-Bleues et les Géants se transforment en *quimboiseurs* et en diables, les démons eux-mêmes, sauf quand ils bâillent pour montrer le feu brûlant dans leurs gorges, ressemblent trop aux *travailleurs* demi-nus, vêtus de pantalons de canevass, du *mouchoué faulas*, et d'autres pièces du costume nègre pour qu'on puisse les reconnaître. Il faut les examiner de très près pour déterminer chez eux les signes diaboliques, les cheveux rouges, les yeux cramoisis et les racines des cornes, dans l'ombre de l'énorme chapeau dit « chapeau nourriture de mule », ou *chapeau bacoué*.

Et puis le Bon Dié, le Bon Dieu y figure comme le meilleur et le plus doux des vieux *békés* ; c'est un affable planteur grisonnant dont la demeure est située dans les nuages au-dessus de la Montagne Pelée. On voit parfois ses « moutons » et ses *choux-caraïbes* dans le ciel. Et celui qui rompt les enchantements, c'est le prêtre de la paroisse, *Missié-Labbé* –

qui sauve les jolies filles peu sages en leur passant son étole autour du cou !

Ce fut à Anse-Marine que Youma apprit la plupart des histoires qu'elle raconta ensuite à Mayotte dès que la petite fille fut assez grande pour les aimer.

Depuis un siècle, la vie s'écoulait ainsi sans beaucoup varier dans la vallée de la plantation. Sans doute, il y eut bien quelques ombres et quelques douleurs qui ne s'exprimèrent jamais ; il y eut, sans doute aussi, certains événements qui ne furent notés dans les vers d'aucune *chantrelle* – il y eut des journées sans chansons et sans rires, où les champs étaient silencieux. Mais toujours le soleil des tropiques l'inonda de couleurs éblouissantes, les grandes lunes la baignèrent de lumière rose et toujours, toujours, de l'immensité pourpre de la mer, un souffle puissant y soufflait, chaud et pur, le souffle des vents appelés invariables, les Vents Alizés.

### III

Le matin, Youma conduisait généralement Mayotte à la rivière. Elle l'y baignait dans une crique claire et peu profonde, dissimulée par des bambous, et peuplée d'innombrables et bizarres petits poissons. Parfois, vers le soir, une heure avant le coucher du soleil, elle la menait à la plage, goûter la brise de mer et admirer l'écume des brisants. Mais, durant les heures chaudes de la journée, l'enfant n'avait la permission de regarder le monde merveilleux de la plantation que des vérandas entourant la maison. Et ces heures lui paraissaient longues. La moisson de la canne à sucre dans les champs voisins, au rythme du tambour, l'allée et venue des chariots qui grinçaient sous leur fardeau de tiges coupées, l'aiguisage des coutelas sur la meule, l'odeur sucrée du *vésou*, le grondement des machines, l'écume bruyante

du petit ruisseau qui faisait tourner la roue du moulin, tous les aspects, toutes les odeurs et tous les bruits de la vie de la plantation lui faisaient souhaiter follement de s'y mêler. Et ce qui la tourmentait le plus c'était le spectacle des petits enfants d'esclaves s'amusant sur l'herbe autour des maisons à des jeux fort drôles auxquels elle eût voulu prendre part.

— Je voudrais être une petite négresse, dit-elle un jour qu'elle se tenait sous le porche et regardait les enfants jouer.

— Oh ! s'écria Youma étonnée, pourquoi cela ?

— Parce que alors tu me laisserais courir et me rouler au soleil.

— Mais le soleil ne fait pas de mal aux petits nègres et aux petites négresses. Et le soleil te rendrait malade, doudoux...

— C'est pourquoi j'aimerais être une petite négresse !

— Ce n'est pas bien de désirer cela ! déclara Youma sévèrement.

— Pourquoi ?

— Fi !... Vouloir ressembler à une vilaine petite négresse !

— Pourtant toi tu es une négresse, *da*, ou presque, et tu n'es pas vilaine du tout. Tu es belle, *da*, tu as l'air d'être tout en chocolat.

— Mais n'est-ce pas beaucoup plus joli de ressembler à de la crème ?

— Non ! J'aime mieux le chocolat que la crème... Raconte-moi une histoire, *da* !

C'était la seule façon de la faire tenir tranquille. Mayotte avait maintenant quatre ans, et elle s'était prise d'une passion extraordinaire pour les histoires. L'histoire de *Montala*, et de l'oranger sorcier qui poussait jusqu'au ciel ; l'histoire de *Mazin-lin-guin*, ou la jeune fille orgueilleuse qui épousa un fantôme ; celle de l'*Oiseau-Zombi*, dont les plumes avaient « la

couleur des jours passés », qui chantait dans les estomacs de ceux qui le mangeaient, et renaissait ensuite ; l'histoire de la Belle qui avait la Vierge pour marraine ; l'histoire de *Pié-Chique-à*, qui apprit à jouer du violon à la façon du diable ; l'histoire de Colibri, l'oiseau bourdonneur : Colibri possédait le seul tambour qu'il y eut au monde, et il refusa de le prêter lorsque le Bon Dié le lui demanda pour faire une route, bien que les nègres eussent déclaré qu'il leur était impossible de travailler sans tambour ; l'histoire de *Nanie-Rosette*, la petite fille gourmande, qui s'assit sur le Rocher du Diable, et ne put plus se relever, de sorte que sa mère dut engager cinquante menuisiers pour lui construire une case avant que minuit ne sonnât ! Et puis l'histoire merveilleuse de Yé, qui, ayant trouvé un vieux diable aveugle en train de faire cuire des escargots dans un bois, lui vola sa nourriture dans sa calebasse. Mais le vieux diable attrapa Yé, et se fit de force emporter chez lui et nourrir pendant très longtemps...

Mayotte avait entendu toutes ces histoires, et bien d'autres encore, et plus elle en entendait plus elle désirait en entendre. Si ces légendes n'étaient pas son plus grand plaisir pendant son séjour à la plantation, du moins elles enchantaient et coloraient tous ses autres plaisirs, entourant la réalité d'une atmosphère délicieusement irréelle, communiquant une personnalité fantastique aux choses inanimées, remplissant les ombres de *zombis*, donnant la parole aux arbustes, aux arbres et aux pierres, car les cannes à sucre elles-mêmes lui parlaient, « *chououa chououa* », comme le vieux Babo, le vieux *libre-de-Savane* qui se murmurait des choses tout bas. Chaque habitant de la plantation, depuis le plus petit négrillon jusqu'au grand Gabriel, ou « Gabou », le *commandeur* de tous les autres, personnifiait pour Mayotte quelque silhouette sortie des contes. Et chacun des recoins des collines, des ravins ou de la plage qu'elle parcourait pendant ses promenades matinales avec Youma, lui four-

nissait les décors de quelque épisode fantastique...

— Mayotte, s'écria Youma, tu sais bien qu'il ne faut pas raconter des histoires dans la journée, à moins qu'on ne veuille voir des Zombis, la nuit !

— Non, da ! Raconte m'en une, tout de même, une toute petite... je n'ai pas peur.

— Oh ! la petite menteuse !... Tu as peur, tu as très peur des *zombis*. Et si je te raconte une histoire, tu les verras ce soir !

— Non, *doudoux* ! da ! Dis m'en une...

— Tu ne me réveilleras pas cette nuit en me disant que tu vois des *zombis* ?

— Non, da ! Je te le promets.

— Eh ! bien, alors pour cette fois, dit Youma, en prononçant les paroles traditionnelles qui annoncent que le conteur créole est prêt à parler : *bobonne fois* ? [Il était une fois]

— *Toua fois bel conte !* [Trois fois beau, le conte] s'écria l'enfant ravie. Alors Youma commença :

## DAME KÉLÉMENT

Il y avait une fois, il y a très, très longtemps, une vieille femme que tout le monde disait être une sorcière, et d'accord avec le diable. Et presque toutes les méchantes choses qu'on racontait sur elle étaient vraies.

Un jour, une pauvre petit fille perdit son chemin dans le bois. Elle marcha tant qu'enfin elle ne put plus faire un pas. Alors elle s'assit, et se mit à pleurer. Et elle pleura très, très longtemps.

Tout autour d'elle, il n'y avait que des arbres et des lianes. Le sol était recouvert de racines vertes, très glissantes ; et les lianes s'y entrecroisaient à tel point qu'il y faisait très

sombre. Elle était perdue dans les Grands Bois, dans les Grands Bois où grouillent les serpents.

Tout à coup, comme elle était assise là, elle entendit près d'elle des bruits étranges, des bruits de chants et de danses. Elle se leva, et marcha dans la direction d'où venaient ces bruits. Elle regarda à travers les branches et elle vit la vieille femme dont tout le monde parlait, chevauchant un balai(5), et dansant en rond avec d'innombrables serpents et des *crapauds ladé*, les grands crapauds qui sont si laids. Et ils chantaient tous ensemble cette chanson :

*Kingué,  
Kingué,  
Vonvon,  
Malato,  
Vloum-voum !  
Jambi,  
Kingué,  
Tou galé,  
Zo galé  
Vloum !*

La petite fille, immobile, était hébétée de peur, elle n'avait même plus la force de pleurer. Mais la vieille femme avait vu remuer les feuilles. Et elle s'approcha tout entourée de flammes qui jouaient autour d'elle, et elle demanda à la petite fille :

— Que fais-tu dans le *razié* ?

— Mère, j'ai perdu mon chemin dans les bois.

— Alors, mon enfant, il faut me suivre chez moi... Car si tu en avais l'occasion tu me trahirais, tu me tuerais peut-être.

Mais la petite fille ne comprenait pas ce que la sorcière lui disait. Car la méchante vieille lui parlait de choses que seuls les magiciens connaissent.

Lorsqu'elles arrivèrent à la maison de la sorcière, la pauvre petite fille était très fatiguée ; elle s'assit sur une calebasse qui servait

de chaise à la sorcière. Puis elle vit celle-ci allumer deux feux sur le sol de terre battue, avec de la gomme à torche qui a l'odeur de l'encens. Sur un de ces feux, elle posa un grand pot tout rempli de *mamanchou*, de *camagnioc*s, de *yams*, de *christophines*, de *melongène diabe*, et de beaucoup d'herbes dont la petite fille ignorait les noms. Et sur l'autre feu, elle fit bouillir quelques crapauds, et un lézard-de-terre – un *zanoli lé*. À midi, la vieille femme avala tout cela, comme si ce n'était rien du tout, puis elle regarda la petite fille qui était presque morte de faim, et lui dit :

— Tu n'auras rien à manger jusqu'à ce que tu me dises comment on m'appelle.

Puis elle s'en fut, en laissant la petite fille seule.

Alors la petite fille se mit à pleurer. Mais tout à coup elle sentit quelque chose la frôler. C'était un grand serpent, le plus grand qu'elle

eût vu de sa vie. Elle eut tellement peur qu'elle crut mourir. Et elle s'écria :

*Oti Papa moin ?*

*Oti Maman moin ?*

*Latitolé ké mangé moin !*

[Où est mon père ? Où est ma mère ? Latitolé va me manger !]

Mais le serpent ne lui fit pas de mal ; il frota seulement sa tête très doucement contre l'épaule de la petite fille et chanta :

*Bennémé, Bennépé, tambou, belai.*

*Yché p'accoutumé tambou belai.*

[Bennémé, Bennépé, tambour bel-air. Mon enfant n'est pas accoutumé au tambour bel-air.]

Alors, la petite fille cria encore plus fort :

— *Oti Papa moin ? Oti Maman main !  
Latitolé ké mangé moin !*

Mais le serpent, frottant toujours sa tête doucement contre elle, répondit en chantant très bas :

*Bennépé. Bennémé, – tambou belai.  
Yché p'accoutumé tambou belai.*

Alors, quand il la vit un peu rassurée, il leva sa tête tout près de l'oreille de la petite fille, et lui murmura quelque chose.

Dès qu'elle entendit ce que le serpent lui avait murmuré, elle sortit en courant de la maison, et s'élança dans les bois. Et là, elle se mit à demander à tous les animaux le nom de la vieille sorcière.

Elle interrogea tous les animaux qui vont à quatre pattes, tous les lézards, et tous les oiseaux. Mais ils ne savaient pas.

Elle arriva à une grande rivière et elle questionna tous les poissons. Et les poissons lui répondirent tous, l'un après l'autre qu'ils ne savaient pas. Mais le *cirique*, le petit crabe de rivière qui est jaune comme le plantain, le *cirique* savait. Le *cirique* était le seul être, dans tout l'univers qui sût le nom de la sorcière : Dame Kélément.

Alors la petite fille regagna la maison de la vieille en courant aussi vite que possible. Son petit estomac vide lui faisait si mal qu'elle savait qu'elle ne pourrait pas supporter la douleur encore longtemps. La vieille était déjà de retour, grattant du manioc pour en faire de la farine et de la *cassave*.

La petite fille marcha droit vers elle et dit :  
— Donne-moi à manger, *Dame Kélément*.

Deux étincelles enflammées jaillirent des yeux de la sorcière, et elle eut un sursaut si violent qu'elle se fracassa presque la tête

contre les pierres sur lesquelles elle balançait ses pots.

— Enfant ! tu m’as vaincue ! hurla-t-elle. Prends tout ! Mange ! Mange ! Mange ! Tout ce qui est dans la maison t’appartient !

Puis elle bondit par la porte, rapide comme une explosion de poudre, elle sembla voler à travers les bois et les champs... Et elle courut tout droit à la rivière – car c’était sous le lit de la rivière que le diable avait enfoui très profondément le nom qu’il lui avait donné. Et elle s’arrêta sur les bords de la rivière, et se mit à chanter :

— *Loche !* ô loche, est-ce toi qui as dit que je m’appelais Dame Kélément ?

Alors la loche, qui est noire comme les pierres noires de la rivière, leva la tête et cria :

— Non, maman, non, maman, ce n’est pas moi qui ai dit que tu t’appelais Dame Kélément.

— *Titiri, ô titiri !* Dites-moi, est-ce un de vous qui a dit que je m'appelais Dame Kélément ?

Alors les *titiri*, les minuscules et transparents *titiri* répondirent tous ensemble, agrippés aux cailloux :

— Non, maman ! Non, maman ! Aucun de nous n'a jamais dit que tu t'appelais Dame Kélément !

— *Cribêche !* ô *cribêche*, est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément ?

Alors la *cribêche*, la grande écrevisse, leva la tête et les pinces, et répondit :

— Non, maman, non, maman, ce n'est pas moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément.

— Têtard ! ô têtard, est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément ?

Et le têtard, qui est gris comme les rochers gris de fer auxquels il s'accroche, répondit :

— Non, maman ! Non, maman ! Ce n'est pas moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément.

— *Dormeur !* ô dormeur ! est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément ?

Et le dormeur, le dormeur paresseux qui sommeille à l'ombre des rochers, s'éveilla et répondit :

— Non, maman, non, maman ! Ce n'est pas moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément.

— *Matavalé !* ô matavalé ! est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément ?

Et le matavalé, le matavalé brillant qui scintille comme du cuivre lorsque le soleil se pose sur ses écailles, ouvrit la bouche et dit :

— Non, maman ! Non, maman ! Ce n'est pas moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément !

— *Milet ! – Bouc ! – Pisquette ! – Zangui ! – Zhabitant !* Est-ce l'un de vous qui a dit que je m'appelais Dame Kélément ?

Et ils crièrent tous :

— Non, non, non, maman, nous n'avons jamais dit que tu t'appelais Dame Kélément !

— *Cirique !* ô cirique, est-ce toi qui as dit que je m'appelais Dame Kélément ?

Alors le cirique leva les yeux, brandit ses pinces jaunes et cria :

— Oui, oui, vilaine vieille ! Oui, vieille sorcière ! Oui, vieille malédiction ! Oui, c'est moi qui ai dit que tu t'appelais Dame Kélément.

Dès qu'elle entendit ces paroles, elle se mit à trépigner si fort sur le sol, que le Diable l'entendit et ouvrit un grand trou à ses pieds. Et elle s'y précipita, la tête la première. Et la terre se referma sur elle. Et, deux jours plus tard, à cet endroit même, avait poussé une touffe de

**l'arbuste qu'on nomme l'*arrête nègre*, de l'arbuste qui est tout en épines !**

**Or, pendant que tout ceci se passait, le serpent s'était transformé en homme, car c'était la méchante vieille sorcière qui l'avait changé en reptile. Et il prit la petite fille par la main et la ramena à sa mère.**

**Mais le lendemain, ils revinrent fouiller la case de Dame Kélément.**

**Ils y trouvèrent sept tonneaux remplis d'ossements humains et aussi beaucoup d'or et d'argent, plus qu'il n'en fallait pour que la petite fille devînt très riche. Et lorsqu'elle se maria, elle eut la plus belle noce qu'on eût jamais vue dans ce pays !...**

**\* \* \***

Les visites que Mayotte faisait, chaque matin, avec Youma à la rivière, lui avaient permis d'imaginer tous les décors de la dernière partie de cette sottie petite histoire. Et elle fut si fort enchantée qu'elle obligea sa bonne à la lui répéter plusieurs fois. Elle avait vu les écrevisses sortir leurs têtes des flaques d'eau ; elle avait attrapé les titiri dans ses petites mains, elle connaissait de vue la loche, le têtard, la matavalé, le zhabitant, le dormeur et le cirique. Elle connaissait aussi, grâce à de douloureuses expériences, *l'arrête nègre*. Elle se disait que Dame Kélément devait ressembler à la vieille Tanga, quand celle-ci était en colère ; et la petite fille qui perdit son chemin dans les bois était sans doute l'image de certaine petite négresse que Tanga grondait souvent et qui se mettait à pleurer d'une façon tout à fait extraordinaire : Aïe-yaië-yaië-yaië-yaië !

Mais au milieu de son extase, elle ressentit une légère crainte en se rappelant l'avertissement de Youma :

— Da, demanda-t-elle presque timidement, dis, je ne verrai pas de zombis ce soir ?

— Ah ! Il ne faut plus me demander de te raconter des histoires le jour, répondit Youma avec réserve.

— Mais, dis-moi, je ne les verrai pas ce soir ? Dis ?

— Si tu les vois, répliqua Youma, appelle-moi ! Je les chasserai.

## IV

Ce même soir Youma était seule à la maison avec l'enfant, M. Desrivières était allé à cheval jusqu'à Sainte-Marie, et les domestiques occupaient un bâtiment voisin. Soudain elle fut éveillée de son sommeil en entendant Mayotte crier :

— *Da, oh ! Da, moin pé !* [*Da, oh ! da, j'ai peur !*]

La veilleuse qui brûlait habituellement devant les images des saints s'était éteinte, et la petite Mayotte avait peur.

— *Pa pé !* dit Youma en se levant vivement pour la caresser, *mi da-ou ché !* [N'aie pas peur, voilà ta da, chérie.]

— Oh ! il y a quelque chose dans la chambre, da ! dit l'enfant.

Elle avait entendu des bruits furtifs.

— Non, doudoux, tu as rêvé. Da va t'allumer la veilleuse.

Youma étendit la main, tâta pour trouver les allumettes sur la table de nuit ; elle ne put les trouver et se souvint qu'elle les avait laissées dans le salon contigu. Alors elle se dirigea vers la porte, et soudain son pied se posa sur quelque chose qui glaça tout son sang, – quelque chose de visqueux et de froid qui vivait... Elle porta immédiatement tout le poids de son jeune corps souple sur son pied gauche, – elle ne sut jamais dire pourquoi. Peut-être était-ce par pur instinct. Sous son talon nu, la vie frigide qu'elle tentait d'écraser se tordait avec une force soudaine qui la fit presque tomber ; et au même instant elle sentit quelque chose s'enrouler autour de sa cheville, au-dessus de son genou, enlaçant toute la chair du talon jusqu'à la cuisse avec une force meurtrissante ; c'était les anneaux d'un serpent.

— *Tambou !* murmura-t-elle entre les dents.

Et elle tendit tous ses muscles contre l'enlancement qui se resserrait, et affermit la pression de son pied sur l'ennemi invisible... Le pied des métis, que les souliers n'ont jamais déformé, garde une certaine facilité d'appréhender les objets, et peut saisir comme une main ; le serpent se tordit en vain pour essayer d'échapper. Déjà la terreur glacée de Youma s'était dissipée, et elle ne ressentait plus que la colère calme de la résolution ; elle avait une de ces natures à demi sauvages chez lesquelles la peur ne dure pas au-delà du premier moment de surprise nerveuse.

Elle appela doucement l'enfant :

— *Ti doudoux ?*

— *Da ?*

— Ne bouge pas avant que je ne te le dise. Reste dans ton lit. Il y a une bête dans la chambre.

— Aïe ! Aïe ! sanglota l'enfant terrifiée.  
Qu'est-ce que c'est, da ?

— N'aie pas peur, cocotte. Je la tiens, elle ne peut pas te mordre, si tu ne quittes pas ton lit. Je vais appeler Gabriel. Ne bouge pas, chérie.

Et, de toute la force de sa voix claire, Youma appela :

— *Sucou ! Sucou ! Eh ! Gabou !*

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est, da ! pleurait la petite fille.

— Ne crie pas comme ça, ou je vais me fâcher... Comment puis-je voir ce que c'est dans le noir ?...

Elle appela de nouveau au secours, et puis encore ! *Bon Dié !* Comme le serpent était fort ; la pression de ses anneaux lui donnait une souffrance engourdissante. Youma sentait sa force diminuer déjà sous la pression obstinée, glacée, toujours plus forte... Qu'arriverait-il si

la crampe s'en mêlait ? Où était-ce le venin pénétrant dans son sang qui provoquait ces étranges tremblements, et ces fourmillements ? Elle ne s'était pas sentie mordue, mais il y avait à peine un mois de cela un des esclaves avait été mordu, dans l'obscurité, sans le savoir... On n'avait pas pu le sauver... *Eh ! Gabou !...* Les domestiques dans le pavillon voisin paraissaient dormir comme des morts... Et si l'enfant quittait son lit, malgré sa défense ?...

— Oh ! on vient, da ! s'écria Mayotte. Gabou vient !

Elle avait aperçu le scintillement de la lanterne du commandeur à travers les lattes des volets.

— Mais, da, la porte est fermée !

— Reste dans ton lit, sans quoi tu seras mordue, si tu bouges.

Le salon s'emplit de voix et du bruit de pas. Puis on poussa la porte de la chambre à coucher.

— Elle est fermée, cria Youma. Mais enfoncez-la, brisez-la, je ne puis pas bouger.

Un fracas ! la pièce s'emplit du reflet des lanternes. Et alors Youma vit qu'elle tenait la gorge du serpent sous son pied, pendant que le reptile tendait vainement sa tête hideuse vers son talon.

— *Pas bouéné piess !* [Ne bougez pas !] cria la voix du commandeur, ne bouge pas, pour ta vie, ma fille. Reste tranquille ! Reste comme tu es.

Youma demeura immobile comme un bronze. Gabriel était près d'elle, son coutelas ouvert à la main.

— *Quim fó! Quim fó ! pas bouéné piess, piess, piess !...*

[Tenez fort ! Tenez fort ! Ne remuez pas du tout, du tout.]

Alors elle vit l'éclair de l'acier et la tête tranchée du serpent bondir jusqu'aux lambris, où elle tomba, les yeux brûlant encore comme des charbons ardents. Au même instant les anneaux se desserrèrent et Youma leva le pied ; le corps du reptile fouetta le parquet, se tordit et essaya de ramper comme pour rejoindre la tête, mais le coutelas s'abattit encore, toujours, et pourtant chaque fragment sectionné continuait à remuer.

— Es-tu blessée, ma fille ? demanda une voix amicale.

C'était M. Desrivières qui avait tout vu.

— *Pa coué, maîte* [Je ne crois pas, maître], répondit-elle, en regardant son pied.

Mais elle ne savait pas. Alors il la mena jusqu'à une chaise, s'agenouilla et l'examina lui-même, tandis que Mayotte grimpait sur les genoux de Youma et se suspendait à son cou, en l'embrassant, en la serrant et en pleurant :

— Est-ce qu'il t'a mordue, chère da ? Est-ce qu'il t'a mordue ?

— Non, doudoux ! Non, cocotte ! Ne crains rien.

Elle disait vrai, sans s'en douter, car le serpent n'avait pu se servir de ses crochets. Pourtant la marque de son corps restait imprimée sur la peau lisse de Youma qui semblait marquée au fer rouge.

Gabriel avait lâché son coutelas et défait le long *mouchoir faulas* qui enserrait sa taille pour faire une ligature. C'était lui le *panseur* de la plantation.

— C'est inutile, mon fils, lui dit M. Desrières. Elle n'a pas été mordue.

Gabriel demeura muet d'étonnement.

Pendant ce temps, la chambre s'était emplie d'esclaves, et il y régnait un brouhaha d'exclamations.

— *Dié Seigné, qui sépent !*

— *Mi tête là ka lé modé, toujou !*

— *C'est guiabe menm !*

— *Moceaux a ka rimié pou yo joinne.*

— *Aïe ! Youma tchoque ! ouille papa !*

[Seigneur Dieu, quel serpent !... Voyez la tête qui veut mordre toujours !... C'est le diable lui-même !... Les morceaux se remuent pour se rejoindre... Aïe, Youma chère. Oh ! là, Papa !]

Et un serpent, de près de six pieds de long ! Personne n'avait jamais entendu pareil exploit. Lorsque Youma raconta ce qui était arrivé, très simplement et avec un grand sang-froid, il y eut un lourd silence d'admiration. Ce silence fut rompu par la basse vigoureuse du *commandeur* qui s'écria :

— *Ouail ! ou brave, mafi ! Ou Sévé !*

« Sévère » est l'adjectif le plus énergique dont le nègre dispose pour qualifier le courage, et il garde dans son patois un sens bizarre, admiratif et respectueux, presque le sens qui

survit dans ce mot lorsque nous autres modernes nous l'appliquons à l'art et à la vérité. Aujourd'hui, le Créole ne l'emploie plus que par ironie, mais Gabriel le prononça avec une inconsciente délicatesse. Et M. Desrivières lui-même l'applaudit.

— *Doudoux-da-moin*, s'écria Mayotte en étouffant sa bonne de caresses. *Ti-Cocotte-da-moin ! Maisbo-y papoute, bo-y* [Ma da chérie ! Ma petite cocotte de da ! Embrasse-la, petit père ! Embrasse-la !] supplia-t-elle, en s'adressant à son père.

Alors il sourit, et embrassa Youma sur le front.

— Et tout cela c'est de ma faute, dit Mayotte, en se remettant à pleurer. J'ai voulu qu'elle me raconte des histoires en plein jour !

Mais ce serpent-là n'était pas un zombi, on retrouva sa trace et on la suivit jusqu'à un trou de rat dans le parquet du salon, sous un buffet.

## V

À partir de ce jour-là, Youma devint l'objet d'une sorte de culte à Anse-Marine. Il n'y a pas de qualité que le nègre admire autant que le courage physique. *L'atelier* entier témoigna à son égard d'un intérêt presque fétichiste. L'héroïsme de la jeune fille fit taire toutes les mesquines antipathies que ses manières citadines et sa réserve naturelle avaient éveillées ; les petites jalousies des domestiques de la maison, qui se croyaient supplantés par une étrangère dans la demeure de leur maître, s'évanouirent pour toujours. Ils ne cherchaient plus qu'à obtenir ses bonnes grâces et à gagner son sourire : — la plantation entière se déclara fière d'elle et vanta sa prouesse aux esclaves des propriétés voisines ; les manœuvres la saluaient quand elle passait, comme si elle était une « maîtresse » ; et les improvisateurs des

chants de *caleindas* célébraient ses louanges dans leurs *belais*. Le surintendant lui-même, M. de Comiselles, bien qu'il fût un fervent défenseur de la discipline, ne s'adressait plus à elle en l'appelant *ma fi* – ma fille – mais : Manzelle Youma.

Mais Youma était surtout sensible aux attentions de Gabriel. Gabriel semblait avoir pris un goût soudain pour elle. Il était l'homme le plus occupé de la propriété, pourtant il trouvait le temps de lui témoigner son amitié par de petites gentilleses et des marques de courtoisie dont on n'eût guère cru capable une aussi rude nature.

Il inventait des prétextes pour la retrouver pendant le repas de midi, et aussi le soir, avant ou après sa tournée nocturne, pour s'assurer si toutes les règles de bon ordre et de propreté avaient été observées dans toutes les cases, si les vêtements étaient lessivés et les ordures enlevées. Ses visites étaient forcément brèves ; elles étaient aussi étrangement silencieuses. Il

parlait rarement, sauf lorsque on lui posait une question directe, ou lorsque Mayotte le taquinait et le forçait à la prendre sur ses genoux et à répondre à son babillage. Plus souvent il s'asseyait simplement sur la véranda, près de la chaise à bascule de Youma et l'écoutait bavarder avec l'enfant, ou raconter des histoires. Il tournait rarement son visage vers elle, et paraissait attentif seulement à la vie bruyante des cases. Cependant à chacune de ses visites il apportait quelque petit présent pour l'enfant, sachant qu'elle le partagerait avec sa da. C'était des fruits cueillis dans son propre jardin, un bouquet de *figues* qui sont de toutes petites bananes à peine longues de deux pouces, ou un *zabricot* (abricot des tropiques), ce fruit singulier, que les anciens habitants de Haïti tenaient pour sacré parce qu'il était la nourriture des fantômes, une prune colossale, aussi grande que le plus grand des navets, à la chair vermeille et musquée, au noyau gros comme un œuf de canard, ou bien une grande branche odorante de *zorange mandarine*, chargée de

mandarines, ou un *fouite-défendu*, le même, suivant la tradition créole, que le serpent fit manger à Ève, sorte d'immense orange plus grosse qu'une citrouille, mais dont la chair rose est savoureuse... Un jour, le jour de la fête de Mayotte, Gabriel apporta un très joli cadeau : un panier qu'il avait tressé lui-même avec des lattes de bambou et des tiges de lianes, rempli d'échantillons de presque tous les produits de la plantation. Il y avait un joli petit pain de sucre, un paquet de *bâtons caco*, ou bâtons de chocolat, un petit *couï*, ou demi-calebasse, rempli de sucre brun, un bidon de sirop raffiné, un *pain-mi*, ou gâteau de maïs bouilli, sucré et enveloppé dans une feuille de balisier attachée par un *ti-liane razié*, quelques tablettes de cacao gratiné, confites dans du sucre liquide, et un joli paquet de canne à sucre de Chambéry attaché par une feuille de canne. Un autre jour, tandis que Youma conduisait l'enfant à la rivière pour prendre son bain matinal, elle y trouva, fixé sur les bords du petit étang, un large banc rustique, construit avec des longues

branches résistantes du pommier rose, et dont le siège et le dossier étaient de bambous fendus : c'était l'œuvre de Gabriel, il y avait travaillé toute la nuit, et l'avait porté à la rivière avant l'aurore, pour faire une surprise à Youma...

Toutes silencieuses que fussent les visites de Gabriel, elles commençaient à exercer sur Youma une certaine influence. Elle y trouvait un plaisir inaccoutumé – elle se surprit à les attendre avec une ardeur inconsciente ; elle se sentait même vaguement malheureuse lorsqu'il ne venait pas. Et pourtant, lorsqu'elle ne l'avait pas vu depuis plus longtemps que de coutume, elle ne demandait jamais ce qui avait retardé sa visite : elle ne se serait jamais avoué qu'elle redoutait l'indifférence de Gabriel. Celui-ci d'autre part ne donnait jamais d'explication. Ces deux natures étranges se comprenaient sans parler, d'une façon muette, primitive, et à demi barbare.

... Une après-midi, il apporta un beau *sapote*, ce fruit à la peau douce, rosée et sombre, qui rappelle à l'imagination créole la beauté des métis. Sa graine noire et plate contient entre les deux moitiés du noyau une pellicule, crémeuse, fragile, en forme de cœur ; pour l'ôter sans la briser, il faut beaucoup d'adresse. Les amoureux se défient à ce jeu, symbole d'amour.

— Mayotte, dit Youma quand elles eurent mangé le fruit ensemble, je veux voir si tu m'aimes.

Elle fit craquer entre ses dents la coquille dure d'une graine ; elle essaya ensuite d'enlever la pellicule : elle la cassa.

— Oh ! da ! s'écria l'enfant. Ce n'est pas vrai, tu sais bien que je t'aime.

— *Piess ! Piess !* [Pas du tout !] dit Youma pour la taquiner, tu ne m'aimes pas du tout !

Alors Gabriel demanda une graine, et elle la lui tendit. Et tout rudes et durs que fussent ses

doigts, il enleva délicatement le petit cœur et le tendit intact à Mayotte.

— *Ou oué !* dit-il malicieusement. *Da ou ainmein moin passé ou !* [Vous voyez ! Votre da m'aime plus que vous.]

— Ce n'est pas vrai ! Non, cocotte ! affirma Youma pour rassurer l'enfant.

Mais elle n'était pas bien convaincue de ce qu'elle disait.



Lorsque la saison de la moisson des cannes à sucre fut passée, Gabriel demanda et obtint la permission d'aller, un matin de fête, à la Trinité. Il revint le même soir, plus tard que l'heure où il rejoignait habituellement la jeune capresse sous la véranda. Youma était encore là. En le voyant approcher, elle se leva, tenant

l'enfant endormie dans ses bras, et porta un doigt à ses lèvres.

— *Quimbé !* [Tenez !] murmura Gabriel en glissant dans la main de Youma quelque chose de plat et de carré, enveloppé de papier de soie.

Puis, sans prononcer un mot de plus, il regagna son quartier.

Lorsqu'elle eut mis Mayotte au lit, Youma regarda le paquet... C'était une petite boîte en carton ; dedans, sur une couche de ouate rose, brillaient deux grands et légers anneaux d'or simple, deux boucles d'oreilles barbares que seuls les orfèvres coloniaux travaillent, mais qui s'harmonisent bien au costume et à la peau bronzée de la race de couleur... Youma possédait déjà de bien plus beaux bijoux, mais Gabriel avait fait trente kilomètres à pied pour lui acheter ceux-ci !

Il sourit, lorsqu'il passa devant sa fenêtre, le lendemain matin et vit les anneaux qui

brillaient aux oreilles de la jeune capresse. Le fait qu'elle eût accepté ce cadeau signifiait son assentiment à une question qu'il n'avait pas encore exprimée, à cette question que les hommes civilisés redoutent le plus de poser, mais que l'esclave créole avait su formuler sans paroles.

## VI

— Qu'y-a-t-il, mon fils ? dit M. Desrivières à Gabriel qui avait demandé à lui parler en particulier. Mais le commandeur demeura silencieux et tournait nerveusement entre ses doigts son grand chapeau de paille.

— Maître, commença-t-il timidement, *moin ainmein li bonne ou...* [Maître, j'aime votre petite bonne.]

— Youma ? demanda M. Desrivières surpris.

— *Mais oui, maître.*

— Et Youma consent-elle à t'épouser ?

— *Mais oui, maître.*

M. Desrivières ne répondit pas, de quelques instants. Il n'avait jamais songé à la possibilité

d'un mariage entre Gabriel et Youma, et l'aveu de Gabriel lui causa presque un choc. Le commandeur était certainement un des plus beaux hommes de sa race ; il était jeune, travailleur, intelligent. Pourtant il ferait un bien rude mari pour une fille élevée comme Youma. Sans doute, elle n'était qu'une esclave sans instruction, mais elle avait reçu une éducation domestique qui lui donnait une supériorité bien marquée sur les autres femmes de sa classe. Elle avait également des qualités morales infiniment plus raffinées que celles de Gabriel. Et puis, surtout, elle avait été la compagne d'enfance d'Aimée, et ensuite son amie plutôt que sa servante. Elle se ressentait encore beaucoup de l'influence d'Aimée, elle avait dans ses manières et sa pensée quelque chose des manières et de la pensée d'Aimée.

Non. M<sup>me</sup> Peyronnette ne voudrait jamais entendre parler de cette union : l'idée même la révolterait comme une brutalité.

— Maître, je sais que Youma appartient à Mme Peyronnette, dit Gabriel en faisant tourner le bord de son *chapeau bacoué* encore plus vite. Mais je pensais que vous aimeriez faire quelque chose pour moi.

Le planteur sourit à ces paroles. Il avait souvent exprimé à Gabriel le désir de le voir se marier, et avait même promis de lui faire un beau cadeau de noces dès qu'il aurait fixé son choix. Mais Gabriel ne paraissait nullement pressé de choisir. Puis, on apprit que, tandis qu'il demeurait indifférent aux filles d'Anse-Marine, il avait l'habitude de faire des visites furtives à une propriété voisine ; M. Desrivières s'y rendit en personne, afin de découvrir qui était l'objet de ces visites : c'était une belle « griffonne » et, voulant faire une surprise agréable à Gabriel, il acheta cette fille pour quinze cents francs et la ramena avec lui. Mais dès l'instant où elle appartint à la plantation, Gabriel ne lui témoigna plus la moindre attention. Dans son for intérieur, il avait été

froissé de l'intervention de son maître : et pourtant, malgré cet incident, il lui paraissait tout naturel de supplier maintenant M. Desrivères d'acheter Youma pour lui.

Le planteur ne se fâcha point, l'aventure l'amusait. Il estimait beaucoup Gabriel, et le comprenait bien : c'était une nature impatiente de toute autorité, mais capable d'en exercer une très grande. Comme *commandeur* il était inappréciable ; comme *travailleur* il eût été impossible à diriger. Son propriétaire précédent, un *petit blanc*, avait été ravi de le vendre, en assurant sincèrement qu'il était « bougon, incorrigible et dangereux ». De Comiselles, qui l'acheta, savait que c'était une « belle marchandise », qui n'était pas appréciée à sa juste valeur, et il se vantait souvent de la bonne affaire qu'il avait faite.

— Je ne puis acheter Youma pour toi, mon fils, dit M. Desrivères doucement. Elle n'est pas à vendre. M<sup>me</sup> Peyronnette ne la vendra à aucun prix, même pas à moi. Mais demain je

vais à Saint-Pierre, je demanderai à ma belle-mère si elle consent à ce que Youma t'épouse. C'est tout ce que je puis pour toi.

Gabriel cessa de faire tourner son chapeau, il demeura quelques instants silencieux, les yeux baissés, et son visage prit une expression sinistre. Il n'avait jamais songé que le sort de Youma pût ne pas dépendre de la fortune et de l'influence de M. Desrivières. Et sa pensée fut momentanément assombrie par le soupçon que les assurances du planteur étaient peut-être fausses. Puis il releva la tête, salua M. Desrivières, et se retira en murmurant d'une voix rauque.

— *Méci, maître.*

— C'est Youma qui souffrira le plus, songea M. Desrivières en le regardant s'éloigner.

## VII

La décision de Mme Peyronnette fut précisément ce que M. Desrivères avait prévu. Elle fut encore plus étonnée que lui par le choix de Youma, et ne put l'expliquer que par une attirance purement physique, ou, comme elle disait, animale ; et c'était là un danger qu'elle avait toujours redouté pour Youma. Elle fit même des reproches à son gendre, le tenant comme responsable de toute cette affaire. Enfin elle insista pour que Youma retournât immédiatement à Saint-Pierre. Elle ne voulait pas qu'une autre devint la bonne de Mayotte, mais, que l'enfant demeurât ou non à Anse-Marine, Youma réintégrerait la ville. Du reste il était grand temps que l'enfant apprît autre chose qu'à sucer les cannes à sucre et à jouer avec des négrillons. Et puis elle était devenue tout à fait forte et la ville était exceptionnellement

saine. Youma pouvait continuer à vivre chez les Desrivières au quartier du Fort, mais une jeune fille qui était assez innocente pour s'amouracher du premier nègre vulgaire qui lui faisait la cour avait besoin d'être surveillée... Et Mme Peyronnette comptait s'assurer que pareille aventure ne se reproduirait pas.

M. Desrivières ne fit aucune résistance aux désirs de sa belle-mère. Il déclara qu'il avait l'intention de revenir en ville aussitôt que possible et qu'il ramènerait Mayotte et sa bonne avec lui.

Cette décision causa à Youma un choc si douloureux qu'elle en fut trop étourdie pour pleurer. Puis, avec le ressentiment machinal et instinctif que provoque la douleur soudaine, elle comprit pour la première fois, pleinement et amèrement, qu'elle n'était qu'une esclave impuissante à résister à la volonté qui la frappait. Toutes les déceptions qu'elle avait eues, toutes les contraintes, tous les refus, tous les reproches qu'elle avait subis, toutes les fois

où elle avait réprimé un mouvement spontané, toutes les petites peines dont elle avait souffert revinrent en foule à sa mémoire, la brûlant. Elle eut l'illusion qu'elle avait été malheureuse toute sa vie, et elle fut remplie d'une colère sourde et violente contre la longue injustice dont elle s'imaginait être la victime, d'une colère qui anéantit son bon sens, son habitude acquise de sereine résignation. À ce moment elle se prit presque à haïr sa marraine, à haïr M. Desrivères, à haïr tout le monde, sauf Gabriel. Dès l'arrivée de Gabriel dans sa vie, quelque chose qui depuis longtemps était tenu en soumission chez elle, quelque chose qui ressemblait à une seconde âme plus sombre, plus passionnée, remplie d'étranges impulsions et de mystérieuses émotions, s'était levé allant au-devant de Gabriel, brisant ses liens, et parvenant enfin à la domination : la nature de la race sauvage dont le sang prédominait dans ses veines.

Jusqu'ici, les révoltes de ce sang sauvage n'avaient eu d'autres résultats que de secrets accès de mélancolie, qui commencèrent après le départ d'Aimée pour le couvent. C'est à cette époque que Youma fut admise pour la première fois dans une existence qui, dans ce temps, était entourée par les hauts murs de formalités extraordinaires. Sauf pendant les soirées d'une brève saison théâtrale, et à l'occasion d'un bal très choisi, les dames créoles demeuraient presque cloîtrées chez elles, d'un dimanche à l'autre. Elles ne quittaient guère leur appartement sauf pour aller à l'église ; elles n'entraient jamais, sous aucun prétexte, dans un magasin, car elles faisaient faire leurs moindres emplettes par leurs esclaves. Énervées par un climat qui eût sans doute exterminé l'élément européen de la population au bout de quelques générations, sans la vigueur infusée par un apport constant de sang étranger nouveau, les femmes blanches des colonies s'adaptaient sans peine à cette vie de réclusion fraîche et élégante. Mais Youma appartenait à la race qui

aime le soleil. Les privilèges même qu'on lui concédait, l'éducation qu'elle avait reçue en sa qualité de fille adoptive, avaient tendu plutôt à comprimer sa vie naturelle qu'à l'épanouir. À la campagne, elle avait trouvé plus d'occasion de plaisirs au grand air, elle s'était libérée de contraintes formalistes ; mais, même à la campagne, sa vie s'était trouvée limitée par son devoir de bonne, enfermée en quelque sorte dans la petite sphère des exigences d'un enfant. Youma était trop jeune pour être une *da*. Pour la *da* il n'y avait pas de plaisirs. Une telle situation n'exigeait rien moins qu'un sacrifice de soi absolu, aussi n'en confiait-on en général la responsabilité qu'à des esclaves qui avaient été mères, qui avaient déjà accompli la destinée naturelle de la femme. Mais à peine Youma avait-elle cessé d'être une enfant, qu'elle se voyait de nouveau condamnée à agir, penser et parler comme un enfant, pour l'amour d'une fillette qui n'était pas à elle. Sa jeunesse magnifique protestait silencieusement contre cette contrainte perpétuelle.

Malgré le sentiment de dignité personnelle que Mme Peyronnette avait tout fait pour lui inculquer, sentiment d'une supériorité sociale parmi ceux de sa classe, elle se surprenait parfois à envier le lot de certaines femmes qui eussent volontiers changé de place avec elle : les filles qui voyageaient en chantant par les routes ensoleillées des montagnes, les négresses qui travaillaient aux champs, en chantant des *belais* au rythme du ka. Youma ressentait comme un plaisir douloureux à les regarder. Elle souffrait tant de la lassitude de l'inaction physique. Elle était si lasse de vivre à l'ombre, de se reposer dans des fauteuils à bascule, de parler le babil enfantin !... De même autrefois elle s'était lassée de vivre derrière les volets clos à broder ou à coudre dans le demi-jour, à écouter les conversations qu'elle ne comprenait pas. Pourtant, à ces moments-là, elle s'était jugée ingrate, presque méchante ; elle avait butté contre son mécontentement, elle l'avait vaincu, jusqu'à l'arrivée de Gabriel.

Gabriel !... Il lui avait révélé un monde nouveau, où se trouvait tout ce à quoi son être aspirait, la lumière, la joie, la mélodie. Il lui apparut comme mêlé en quelque sorte à la liberté de l'air et du soleil, à la liberté de la rivière et de la mer, – aux parfums frais des bois et des champs, – aux longues ombres bleues du matin, à la lumière rose du clair de lune tropical, aux chansons des *chanterelles*, à la gaîté des danses sous les cocotiers, au battement des tambours tonnants. Gabriel, si calme, si droit ! Son homme parmi tous les autres hommes, le Bon Dieu l'avait créé pour elle ! Gabriel qui, bien qu'esclave, forçait l'estime de son maître ! Gabriel, pour qui elle priait chaque soir et pour qui elle déposait une petite offrande de fleurs sauvages devant l'image de la Vierge ! – Gabriel avec qui elle serait heureuse même dans la plus misérable des ajoupas ! Elle sacrifierait volontiers sa liberté, si elle l'avait, et même sa vie pour l'aider. On disait qu'elle était belle, *yon bel bois*, comme un bel arbre, comme un jeune palmier. Pourtant elle ne désirait être

belle que pour plaire à Gabriel. Et cependant, on allait la séparer de lui, sous prétexte qu'il n'était pas assez bon pour elle ! Comme si les maîtres pouvaient savoir. Ils désiraient la garder auprès d'eux pour toujours, pour continuer à souffrir pour eux, à vivre dans l'obscurité et dans le silence comme un *manicou*. Et ils avaient le droit de la torturer, de lui enlever Gabriel ! Tout était mauvais sur cette terre, pour elle du moins. Tous ceux qu'elle avait aimés lui avaient été enlevés, d'abord sa mère, Douceline, puis Aimée Desrivières et maintenant Gabriel.

Le lendemain de son retour de la ville, M. Desrivières prit Youma à part et lui apprit ce qu'il avait décidé, d'accord avec Mme Peyronnette. Youma revenait de la rivière avec Mayotte, après avoir donné à l'enfant son bain quotidien. Il lui parla avec bonté, mais très franchement et d'une manière qui ne lui laissa plus aucun espoir.

Elle demeura longtemps immobile et silencieuse dans sa chambre. Puis obéissant au désir de Mayotte, elle l'accompagna sur la véranda. Il faisait une journée d'une clarté exquise ; une brise tiède soufflait de la mer, du côté le plus rapproché de la vallée retentissait le roulement sourd et fondu d'un *tambou-belai* et le refrain d'une chanson africaine. Une troupe de manœuvres traçait un nouveau sentier jusqu'au sommet d'une morne, l'ancien chemin ayant été balayé par des pluies récentes. L'intendant avait déterminé la direction à suivre, et tracé des zig-zags avec des cordes. Et les ouvriers descendaient lentement en une double file ; ils chantaient tous, et de leurs bûches et de leurs battes, ils battaient la mesure au rythme des tambours. Parfois ils jetaient leurs bûches en l'air, et les rattrapaient, ou bien ils se les lançaient les uns aux autres, sans perdre la cadence du mouvement. Une jeune fille, la petite Chrysalinde, portait un plateau chargé de tasses d'étain, de *dobannes* d'eau et d'un pichet de liqueur. Elle versait à boire à tous dans

les moments de répit, car il faisait chaud à travailler... Youma chercha des yeux à la tête de la colonne une grande silhouette vêtue d'une chemise de cotonnade bleue et de pantalons de canevas blanc. Mais Gabriel était invisible. Marius, un autre esclave, le remplaçait et surveillait le travail, guettant les serpents.

Plus que trois jours ! Ensuite elle quitterait Anse-Marine, et elle ne verrait plus Gabriel. Ils allaient retourner à la ville monotone et chaude pendant le mois le plus monotone et le plus chaud de l'année. Gabriel le savait-il ?... Était-ce parce qu'il avait appris son prochain départ qu'elle ne le voyait pas parmi les ouvriers ?... Youma devinait que, s'il savait, il trouverait bien moyen de lui parler...

Au moment même où elle éprouvait le désir de le voir, Gabriel apparut devant la maison. Il lui fit signe de laisser l'enfant et de le rejoindre.

Il lui posa doucement la main sur l'épaule, et lui murmura :

— Le maître m'a tout raconté ce matin... Il va vous enlever à nous ?

— Oui, répondit-elle tristement. Nous retournons à la ville.

— Quand ça ?

— Lundi prochain.

— Et il n'est que jeudi ! dit-il avec un sourire étrange. Doudoux, vous savez qu'une fois qu'ils vous auront ramenée en ville, ils ne vous laisseront plus jamais me revoir, plus jamais. Oui, vous le savez !

Peinée par le ton suppliant de Gabriel, elle lui répondit d'une voix qui s'étranglait :

— Mais, Gabriel, qu'y puis-je ? Vous savez qu'il n'y a rien à faire ?

— Si, il y a un moyen, interrompit Gabriel, presque durement.

Étonnée, elle le regarda, et un espoir, nouveau et vague, pointa dans ses grands yeux.

— Il y a un moyen, ma fille, répéta Gabriel, si vous êtes brave. Regardez !

Du doigt il désigna un point au-delà de la vallée ; au-dessus de la mer, vers le nord-est, où surgissait une forme d'une beauté fantastique, vision visible seulement par le beau temps. Du cercle pourpré de l'Océan, la silhouette de la Dominique se découpait sur le jour améthyste, couronnée de surnaturelles cimes violettes, au-dessus desquelles s'enroulaient des nuages, pareils à une lumineuse ouate d'or.

— Doudoux, on arriverait là-bas en une seule nuit, murmura-t-il, en surveillant le visage de Youma.

Elle comprit ce qu'il voulait dire... La liberté attendait l'esclave qui poserait le pied sur le sol britannique.

— Gabriel ! appela la voix de M. de Comiselles.

— *Eli ?* [Qu'y-a-t-il ?] cria-t-il en réponse. Pensez-y, ma fille, dit-il tout bas à Youma, *chongé, chongé bien, ché !* [Songez-y, songez-y bien, chère !]

— Gabriel ! cria une deuxième fois l'intendant.

— *Ka vini* [Je viens], dit Gabriel en courant où on l'appelait.

Youma regagna sa place habituelle, sous la véranda, où Mayotte jouait avec un petit chat noir. Elle entendit à peine le rire de l'enfant, qui cherchait gaiement à lui faire remarquer les gambades comiques du petit animal. Elle lui répondit machinalement, comme à demi éveillée. Son regard était toujours fixé sur l'apparition qui brillait à l'horizon et dont la vaporeuse beauté tentait son désir. Et tandis qu'elle la contemplait, l'île prit lentement une pâleur diaphane et commença à s'effacer dans l'immense clarté. Puis, à mesure que le soleil montait dans le ciel, elle disparut mystérieuse-

ment : et il ne resta plus que la mer claire et mouvante, et le dôme pur du ciel d'été...

Pourtant le lumineux souvenir violet de la vision s'attarda en elle, et pénétra toute sa pensée. Ce jour-là elle ne revit plus Gabriel. Il sembla l'éviter exprès, pour lui laisser le temps de réfléchir.

## VIII

... Elle ne douta pas un instant de l'habileté de Gabriel à exécuter son projet. Les risques d'une poursuite, d'une capture ou d'une rafale survenant pendant la traversée (car on était dans la saison des ouragans), tout cela l'émut fort peu. Quel danger n'affronterait-elle pas pour Gabriel ? À ses côtés, elle se sentirait partout en sécurité. Puis lentement l'exaltation de son esprit se calma. L'idée, absolument nouvelle, de se dérober à la volonté d'autrui et de conquérir par elle-même tout ce qu'elle désirait, cette idée, lorsqu'elle y réfléchit, refroidit la colère où l'avait jetée sa déception. Elle retrouva en même temps la pondération naturelle de son caractère. Alors elle eut peur : elle eut peur de quelque chose qui grondait en elle-même et qu'elle savait être mal. Dès le premier instant, la proposition de Gabriel avait vague-

ment troublé sa conscience et effrayé son sens moral, avant même qu'elle eût eu le temps de peser les conséquences qui résulteraient pour elle de l'abandon de ses amis, de la fuite loin de son lieu de naissance, du manquement à tous ses devoirs, qui la déclasseraient pour toujours et lui feraient perdre l'estime de tous ceux qui avaient confiance en elle. Mais, maintenant, tandis qu'elle songeait, qu'elle songeait très sérieusement, elle savait que lorsqu'elle aurait mal agi la honte lui brûlerait le visage. Non ! Non ! Non ! ce n'était pas vrai que sa vie avait été absolument malheureuse. Elle se rappelait une suite douce et brillante de jours délicieux. Et surtout les jours de son enfance, avec Aimée, quand elles jouaient ensemble dans la maison de Mme Peyronnette, dans la grande belle cour ensoleillée, pleine de palmiers et de plantes bizarres aux feuilles gigantesques, la grande cour d'où on apercevait, dans la clarté bleue, toute la baie merveilleuse qui s'étend entre Grosse Roche et Fond Carré, avec ses navires allant et venant par-dessus l'horizon ou

bien se balançant paresseusement à l'ancre : — la grande cour où, tous les matins, elles donnaient à manger aux zanolis, les petits lézards verts qui vivaient dans la tonnelle et qui descendaient, en un scintillement, du haut de la voûte verte de vigne grimpante, pour ramasser les miettes qu'elles leur jetaient... Aimée qui avait tout partagé avec elle, même lorsqu'elle était devenue une grande jeune fille... Aimée, dont la main de mourante avait serré la sienne avec une si affectueuse confiance, Aimée qui avait murmuré à l'instant d'expirer :

— Youma ! Oh ! Youma, tu aimeras mon enfant ? Youma, tu ne la quitteras jamais, quoi qu'il arrive, tant qu'elle sera petite ?... Promets-moi cela, chère Youma.

Et elle avait promis.

Youma revit ensuite le visage de Mme Peyronnette, qui lui souriait sous ses bandeaux argentés, qui lui souriait comme lorsque Youma sentait une fine main blanche, chargée de

bagues, lui caresser doucement le visage, et aussi comme lorsqu'elle entendait la vieille dame lui dire :

— Toi aussi, enfant, tu es ma fille, ma jolie sombre filleule en Dieu ! Tu dois être heureuse ! Je veux que tu sois heureuse.

Et elle avait vraiment essayé de la rendre heureuse : elle avait formé beaucoup de projets, elle avait dépensé beaucoup d'argent afin que Youma ne pût jamais envier d'autres femmes de sa classe... Et Youma songea à tous les cadeaux qu'elle avait reçus. Elle songea au confort dont elle avait joui. Elle avait toujours eu sa chambre, qui donnait sur la tonnelle ornée de vignes et de *pommes de liane*, où tournoyaient les oiseaux-mouches cramoisis et émeraudes, une petite chambre toute remplie du vent de la mer ! On ne lui avait jamais permis de se coucher sur un simple matelas étendu à terre, comme une domestique ordinaire !

Et, en souvenir d'Aimée, elle n'avait pas été moins bien traitée dans la maison de M<sup>me</sup> Desrivières et de son fils. Depuis la mort d'Aimée, M. Desrivières lui témoignait la bonté d'un père. Il avait eu en elle une telle confiance, qu'il ne s'était même jamais aperçu des visites de Gabriel.

Que penseraient-ils tous d'elle ? Envers qui avait-elle le plus de devoirs ? Envers ceux qu'elle connaissait depuis toujours, envers l'excellente femme qui l'avait élevée comme sa fille après lui avoir donné son nom sur les fonts baptismaux, ou bien envers Gabriel qu'elle ne connaissait que depuis une saison ?... Ah ! jamais, même pour lui, elle ne pourrait les trahir ! Le bon Dieu ne le lui pardonnerait pas ! Mais Gabriel ne savait pas tout cela ! S'il le savait, il ne pourrait sûrement plus lui demander de s'enfuir avec lui.

Et une fois encore le côté le plus violent de sa nature fut dompté. Elle s'affaissa en sanglotant à sa place accoutumée. Une cruelle souff-

france la tourmentait toujours : mais ce soir-là elle se coucha bien résolue à retrouver Gabriel aussitôt que possible et lui dire *non*.

Pourtant, son courage faiblit un peu le lendemain matin lorsque Gabriel, se croisant avec elle alors qu'elle conduisait Mayotte à la rivière, lui dit rapidement à voix basse :

— Allez à la plage, cet après-midi, à quatre heures. Je vous y verrai. Le gommier part pour La Trinité avec un chargement.

Puis il passa, avant qu'elle ait pu lui répondre un seul mot.

## IX

C'est une côte étrange que celle où s'ouvre la vallée d'Anse-Marine. C'est une côte de caps fantastiques et de rochers aux appellations sinistres, où le nom du diable revient souvent. Les hautes falaises sont composées de minerai de fer noir, mais elles sont tapissées d'innombrables plantes grimpantes ; et partout des lianes pendent et rejoignent la frange de *patate bo lanmé*, la vigne de mer d'un vert éclatant qui se traîne sur le sable noir comme du jais pulvérisé. Et les vagues sont très longues et très lourdes ; elles déferlent avec un fracas assourdissant et lancent de fantastiques jets d'écume pareils à des mains qui s'agitent. Ici, la mer n'est jamais calme : au nord et au sud les falaises apparaissent toujours à travers un voile d'embruns tièdes qui s'élèvent vers le soleil comme des fumées. Une légende créole as-

sure qu'il n'en était pas ainsi autrefois ; mais un jour, un prêtre, dont les pêcheurs se moquaient, secoua sa soutane noire au-dessus de la mer, et la maudit en la condamnant à l'agitation éternelle. Et les barques de pêche, et les filets étendus pour sécher sur le sable pourrissent, pendant que les hommes attendaient vainement que la mer s'apaisât.

Pendant toute l'année la ligne d'écume ne disparaît point ; elle s'élargit ou se rétrécit suivant que les brisants deviennent plus ou moins dangereux, sous la pression des vents étésiens. Parfois l'écume franchit l'embouchure des rivières ; parfois elle bondit jusqu'au sommet des falaises, et fait trembler tout le pays, bien que la brise soit à peine perceptible et qu'il n'y ait pas un nuage dans le ciel. Et alors, on voit qu'au large, jusqu'à l'horizon, la mer est bleue comme du lapis lazuli et polie comme un miroir : le tonnerre et l'écume ne s'étendent pas au-delà de la côte. C'est un raz de marée, un raz de marée du fond : c'est la mer qui se ba-

lance du fond. Ce spectacle durera peut-être deux ou trois jours : puis il cessera aussi mystérieusement qu'il a commencé.

Pour le travailleur des plantations de l'est, cette mer sauvage était la seule barrière entre l'esclavage et la liberté. Il n'y avait guère de bateaux sur cette côte ; au nord de la Trinité il y avait peu d'endroits d'où une barque pût être lancée sans danger. Mais Anse-Marine possédait une sorte de crique naturelle, abritée par un promontoire qui avançait dans l'eau profonde, à l'extrémité sud de l'ouverture de la vallée, et qui se recourbait de façon à s'opposer au vent. C'était de là qu'on lançait *le gommier*, au son du tambour. Il y avait également dans un hangar un petit bateau ; c'était la barque privée de M. Desrivières, et elle sortait rarement. Et Gabriel savait fort bien la manœuvrer.

Bien avant l'heure indiquée, Youma conduisit Mayotte jusqu'à la plage. La grande chaleur de la journée était tombée, et les falaises projetaient leurs ombres denses sur le sable. C'était

un grand plaisir pour l'enfant de faire une promenade sur cette côte. Il n'y avait pas de jolis coquillages comme ceux que rejette la marée à la Grosse Roche à Saint-Pierre, et les vagues étaient trop fortes pour qu'elle pût y faire la trempette, comme elle l'aurait voulu. Mais c'était une joie de voir les brisants s'écrouler et briller ; et puis le sable noir était tout rempli de drôles de petits crabes jaunes, aux pattes poilues, *des gardons* de mer, des *ravettes lan-né*, qui se servent de leurs queues comme de bêches, pour creuser le sable. Et parfois on rencontrait une toute petite tortue, à peine sortie de l'œuf, qui se dirigeait vers l'eau.

Bientôt les enfants de la plantation arrivèrent, noirs et jaunes, bruns et rouges, sous la surveillance de Zoune et de Gambi, les filles de Tanga. Ils venaient assister à la sortie du gommier. Zoune et Gambi ne permettaient pas aux tout petits de s'avancer trop loin dans la mer, par crainte d'accidents. Mais ils avaient le droit de s'en donner à cœur joie sur le bord des

vagues. Ils criaient et sautaient tous ensemble chaque fois qu'une grande vague s'effondrait sur le sable en tourbillonnant autour de leurs petits pieds nus.

Ensuite les chariots apparurent, remontant la route des falaises, portant leur charge de rhum et de sucre. Les mulets avaient peine à avancer, tout forts et gros qu'ils fussent. Youma entendit Gabriel qui les encourageait de la voix et qui aidait les conducteurs.

Puis un adolescent brun et mince, nu comme un bronze, parut à cheval, sans selle : il se dirigeait vers la plage au galop.

C'était le petit groom de l'intendant qui allait faire baigner le cheval de M. de Comiselles dans les brisants. L'adolescent n'était guère plus qu'un enfant, et l'animal, un étalon noir de Porto-Rico, était très vif. Mais ils se connaissaient bien, tous les deux. Lorsque le cheval eut de l'eau jusqu'aux genoux, le garçon sauta dans la mer, et se mit à laver l'animal. Puis, un

immense brisant déferla et les cacha presque tous deux à la vue, dans un drap laineux d'écume frissonnante. Le cheval parut y prendre plaisir : il ne bougea pas. Et il n'y avait rien à craindre pour l'enfant qui savait nager comme un *couliou*. Il fit des gambades autour de l'animal, il le caressa, lui serra le cou, l'inonda d'eau. Et quand il voyait venir une grosse vague, il s'accrochait à la crinière de l'étalon.

*Yo kallé ! Yo kallé !* [Ils s'en vont ! Ils s'en vont !] crièrent enfin les enfants, comme un roulement de tambour vibrait de la crique d'où on lançait le gommier. La cargaison était à bord, les hommes de l'équipage étaient chacun à sa place, et le *tambouyé* était assis sur sa perche. C'était le signal du « lâchez-tout » ; ils se retournèrent tous pour voir le gommier glisser à l'eau ; et ils poussèrent tous un cri en le voyant toucher la mer, plonger retrouver son équilibre dès le premier coup de rame, et commencer son voyage au rythme entraînant de *Madame Lezhabitants*. Les enfants interrom-

pirent leurs jeux pour le regarder s'éloigner. Du haut des falaises retentirent des applaudissements, des rires de femmes, des cris joyeux *d'adié*, tandis que la longue embarcation filait vers le large. Enfin le chant des marins se perdit dans le bruit des brisants, et leurs visages s'effacèrent. Bientôt le gommier contourna la longue pointe de terre du promontoire et disparut, se dirigeant vers le sud. Le grand événement de la journée était terminé.

Les filles de Tanga réunirent leur petit troupeau, et quittèrent la plage. Le garçon sauta sur le dos de l'étalon et lui fit faire demi-tour. Et tous deux, brillants comme un groupe en métal, remontèrent la vallée au galop pour se sécher au soleil et au vent.

Les curieux disparurent des falaises ; les chariots vides regagnèrent pesamment la plantation... Mais Youma s'attardait toujours, à la grande satisfaction de Mayotte. L'enfant avait trouvé une noix de coco vide, recroquevillée, noircie par un long séjour dans la mer. Elle

s'amusait à faire rouler cette noix dans les vagues qui la rejetaient toujours à quelque distance de l'endroit où elle l'avait lancée. Et ce jeu l'amusait si fort qu'elle ne remarqua pas Gabriel qui accourait... Mais Youma se porta à la rencontre du commandeur.

— *Doudoux moin*, dit-il en respirant vite après avoir couru, et en prenant sa main dans les siennes. Écoutez bien ce que je vais vous dire... Le gommier est parti. Il n'y a pas d'autre bateau pour nous poursuivre : nous pouvons fuir ce soir même si vous êtes brave... Et demain nous serons libres, demain matin, doudoux...

— Ah ! Gabriel, dit Youma.

Mais il ne voulut pas l'écouter. Il continua à parler si vite, si ardemment qu'elle n'eut pas la force de l'interrompre. Il lui dit ses espoirs, ses projets. Il avait un peu d'argent et savait ce qu'il voulait faire. Ils achèteraient un peu de terre à la campagne (la campagne était si belle,

à la Dominique, tout y était très bon marché, et il n'y avait pas de serpents). Il construirait lui-même leur maisonnette, et planterait un petit verger... La barque du maître était toute prête pour leur fuite ; le vent et la mer leur étaient favorables, la lune ne se lèverait qu'après minuit ; il n'y avait donc rien à craindre... Et dès l'aurore prochaine ils seraient libres.

Il lui parla de son amour pour elle, de la vie qu'ils mèneraient ensemble, de la liberté telle qu'il se l'imaginait, de leurs enfants qui naîtraient libres, avec une naïve puissance de persuasion, et avec une plénitude qui montrait combien longtemps et ardemment il avait nourri ce rêve. Et pour donner plus de couleur à sa pensée, il se servait de ces étranges mots créoles qui, pareils aux lézards des tropiques, changent de couleur suivant les positions qu'ils occupent. Ce ne fut que lorsqu'il eut dit tout ce qu'il y avait dans son cœur, que Youma put lui répondre, les larmes coulant sur ses joues.

— Oh ! Gabriel ! Je ne puis pas partir ! Ne me parlez plus ! C'est impossible !

Elle s'arrêta, interdite par le soudain changement qui se dessina sur le visage de Gabriel. Il laissa retomber sa main, elle vit dans ses yeux une lueur inconnue. Mais il ne la regarda pas, il se tourna et, croisant les bras, contempla fixement la mer.

— Doudoux, reprit-elle, vous ne m'avez pas laissé parler. J'ai suivi vos conseils ; j'y ai réfléchi, j'ai tout pesé. Et plus j'y pensais, plus je sentais que cela ne pouvait pas être. Et vous ne vouliez pas me laisser m'expliquer, répétait-elle d'une voix suppliante, et en lui touchant légèrement le bras, pour attirer son regard.

Il ne répondit pas : il se tenait rigide et sombre comme le rocher noir qui se trouvait derrière lui. Et il regardait toujours vers l'horizon, vers l'endroit où il avait pensé réaliser tous ses espoirs, vers la libre Dominique, aux

vallées sans serpents, maintenant invisible, voilée par les vapeurs du crépuscule.

— Gabriel, insista-t-elle d'une voix caressante. Écoutez-moi, doudoux.

— Ah ! vous ne voulez pas partir ! dit-il enfin. Vous ne voulez pas partir !

Et il y avait presque de la menace dans sa voix lorsqu'il tourna la colère de son regard vers elle.

— Je ne puis, doudoux, reprit-elle, avec une douce insistance. Écoutez-moi. Vous savez comme je vous aime ?

— *Pas palé ça, pas la peine !* répondit Gabriel amèrement. Je vous offre tout ce que j'ai ; cela ne vous suffit pas... Je vous offre la chance de devenir libre, avec moi, et vous me dites que vous préférez demeurer une esclave !

— Oh ! Gabriel, sanglota-t-elle, comment pouvez-vous me faire de tels reproches. Vous savez dans votre cœur que je vous aime.

— Alors vous avez peur, vous avez peur de la mer ?

— Non, ce n'est pas cela...

— *Ouill ma fi !* Je vous croyais brave...

— Gabriel, s'écria-t-elle alors d'un accent presque farouche, je n'ai peur de rien, sauf de mal agir, j'ai peur du Bon Dié !

— *Qui Bon Dié ça ?* [De quel bon Dieu ?] ricana-t-il. Le Bon Dié des békés ? Le Bon Dié de M<sup>me</sup> Peyronnette ?

— Je vous défends de parler ainsi, Gabriel, s'écria-t-elle les yeux brillants. Ça porte malheur !

Il la regarda surpris du soudain changement de son attitude ; comme pour la première fois, la volonté de Youma se mesurait contre la sienne.

— *Ça ka poté malheur, ou tenne ?* [Ça porte malheur, vous entendez ?] répéta Youma en ren-

contrant le regard de Gabriel et en le domptant.

Alors il se retourna boudeur, vers la mer, et laissa parler Youma en écoutant avec impatience son explication passionnée. Peur ?... Elle ? Combien peu il connaissait son cœur ! Mais elle avait oublié, à cause de lui, ce qu'il était mal d'oublier. Elle avait mal agi d'oser seulement songer à fuir avec lui et abandonner la marraine qui l'avait élevée dès son enfance, la maîtresse qui l'avait aimée comme sa fille, et laisser l'enfant confié à ses soins, l'enfant de M<sup>me</sup> Desrivières, l'enfant qui l'aimait tant, qui aurait tant de peine en la perdant qu'elle en mourrait peut-être. Elle avait connu un petit enfant qui était mort de chagrin parce que sa da était partie. Non, ce serait cruel, ce serait mal de quitter Mayotte ainsi.

— Et vous voulez me quitter pour un enfant, qui n'est même pas le vôtre, Youma ? s'écria Gabriel. Vous parlez comme s'il n'y

avait pas d'autres bonnes au monde ! Il y a des quantités de das !

— Oui, il y en a, mais elles ne me ressemblent pas ! répliqua Youma, du moins, pour Mayotte. Je lui ai servi de mère depuis la mort de sa vraie maman... Mais il ne s'agit pas seulement de l'enfant, Gabriel. Il s'agit aussi de tout ce que je dois à ceux qui m'ont aimée, et qui ont eu confiance en moi depuis tant d'années.

Et sa voix retrouva toute son ancienne douceur tandis qu'elle lui demandait :

— Doudoux, pourriez-vous me croire fidèle, et pourtant me voir agir d'une façon ingrate et fausse envers ceux qui se sont montrés si bons pour moi pendant toute ma vie ?

— Bons pour vous ! s'écria Gabriel, avec une soudaine amertume. Vous les croyez bons parce que par hasard ils ne sont pas méchants ? En quoi se sont-ils montrés bons pour vous ? Parce qu'ils vous parent de belles robes,

parce qu'ils vous donnent une belle jupe, un madras, un *collier choux*, et des bijoux en or, afin que tout le monde s'écrie : « Voyez comme Madame et Monsieur sont généreux pour leur esclave ! » Mais ils ne vous les donnent même pas, ces objets ! Ils vous les prêtent, ils les pendent sur vous pour la parade ! Ces choses ne vous appartiennent pas. Vous n'avez le droit de rien posséder, même pas ce que je vous ai donné. Vous n'êtes qu'une esclave, devant la loi vous êtes nue comme un ver. Vous n'avez pas le droit de devenir la femme de l'homme que vous avez choisi. Et, si vous étiez mère, vous n'auriez pas le droit de soigner votre enfant, bien que vous donniez la moitié de votre vie, et toute votre jeunesse pour élever les enfants des békés... Non, Youma ! Vous n'avez point été élevée comme la fille de votre maîtresse. Pourquoi ne vous a-t-on jamais appris ce qu'on apprend aux jeunes filles blanches ? Pourquoi ne vous a-t-on pas enseigné à lire et à écrire ? Pourquoi vous garde-t-on esclave ? Bons pour vous ? Mais c'était leur intérêt, ma

filles, vous les repayez aujourd'hui, puisque vous demeurez auprès d'eux, lorsque vous pourriez devenir libre avec moi !

— Non ! non ! doudoux, protesta la jeune fille, vous êtes injuste, vous ne connaissez pas ma marraine, vous ne savez pas tout ce qu'elle a été pour moi. Jamais vous ne réussirez à me faire croire qu'elle n'a pas été bonne et généreuse envers moi !... Croyez-vous, Gabriel, que les gens ne sont bons que par raison ? M. Desrivières ne vous a-t-il pas bien traité ?

— Il y a de bons békés, Youma. Il y a certains maîtres qui sont moins mauvais que d'autres. Mais il n'y a pas de bon maître.

— Oh ! Gabriel ! Et M. Desrivières ?

— Croyez-vous, Youma, que l'esclavage soit une chose équitable et juste ?

Elle ne lui répondit pas immédiatement. Son attention avait été attirée vaguement, pour la première fois, sur la question morale de l'esclavage, par sa récente déception. Jadis ce su-

jet lui eût paru un de ceux qu'il n'était guère convenable d'examiner de trop près.

— Je crois que c'est mal d'être cruel pour les esclaves, répondit-elle enfin. Mais, doux, puisque le bon Dieu l'a arrangé de façon à ce qu'il y ait des maîtres et des esclaves... ?

— *Oh ! ou trop sott ! Ou trop enfant !* [Oh ! vous êtes trop sotte ! Ou trop enfant !] s'écria-t-il.

Puis il se tut, sentant qu'il était inutile de discuter avec elle, et que ce qu'il appelait sa folie et son enfantillage les séparait bien plus que la volonté d'une maîtresse. L'idée que Youma se faisait de son devoir envers sa marraine, et envers l'enfant, semblait se confondre en quelque sorte avec son idée de la religion. La moindre allusion à cette conception provoquait sa colère. Gabriel ne pouvait se l'expliquer autrement que comme une sorte de faiblesse d'esprit due à l'enseignement des békés. Selon sa propre pensée, l'esclavage était une espèce de duperie où les noirs étaient joués par

les blancs. Et c'était simplement parce que les blancs n'avaient pas réussi à le duper, qu'ils lui avaient donné une position qui ne nécessitait aucun travail physique, et où il se sentait plus libre que les autres nègres. Mais il n'était pas reconnaissant de cela, il lui semblait que nulle bonté, nulle indulgence possible de la part du maître, ne valaient que l'esclave sacrifîât à celui-ci volontairement sa chance de liberté. Et, bien qu'il possédât réellement une rude intelligence très au-dessus de celles de ses camarades, Gabriel avait beaucoup des traits sauvages de sa race, que près de trois cents ans de servitude coloniale ne parvenaient guère à modifier. Parmi ces traits il y avait chez lui l'horreur de toute contrainte, raisonnable ou déraisonnable. Le *bitaco* créole préfère, encore aujourd'hui, la liberté et la faim au bien-être qu'il lui faudrait gagner en louant son travail. De là son refus de travailler pour des gages qui rendent nécessaire l'importation de coolies, alors que le *bitaco* est capable d'abattre à lui seul la besogne de trois coolies. Il peut four-

nir un prodigieux effort physique, il portera sur sa tête, pendant vingt milles jusqu'à la ville, un fardeau de légumes qui équivaut à son propre poids, ou vingt-quatre « *bread fruits* ». Il se frayera un chemin à travers les forêts jusqu'aux sommets des montagnes pour trouver certaines herbes particulières et le palmier choux, à vendre au marché. Il accomplira des prouesses extraordinaires afin d'éviter de recevoir des ordres, il martyrisera son corps dans des efforts herculéens pour échapper à toute contrainte...

En Gabriel, cet esprit avait été momentanément adouci par les profits et la petite dignité que lui valait sa fonction, et aussi par l'ambition qu'il nourrissait de s'établir un jour ou l'autre sur sa propre terre, dans un endroit sauvage, et d'y vivre sans dépendre de qui que ce soit. Et la confiance qu'il avait de pouvoir fuir quand bon lui semblerait n'était pas la moindre des raisons qui le rendaient si précieux à Anse-Marine...

Pourtant, en jugeant Youma d'après lui-même, la raison qu'elle donnait pour motiver son refus lui paraissait une de celles qu'il lui était le plus difficile de discuter, parce qu'il la comparait à ses propres idées sur le surnaturel et la rapprochait de certaines sombres superstitions, dont il connaissait le pouvoir extraordinaire. Grâce au bon cœur de Youma, les *békés* avaient su prendre un empire sur son esprit ; et Gabriel considérait comme infantine et insensée toute tendresse de cœur qui ne s'adressait pas à lui, et à lui seul ! Un proverbe nègre dit : « *C'est bon ké crabe qui lacause y pas ni tête.* » – « C'est à cause de son bon cœur que le crabe n'a pas de tête. »

Pourtant Gabriel lui-même avait un cœur, un cœur rude, et ce cœur fut touché à la vue des larmes que Youma versait et qui étaient dues à sa colère et à ses reproches. Il l'aimait infiniment, à sa manière ; et toute sa ténacité de volonté s'opposa à l'idée de la perdre. Youma avait refusé de le suivre, et il connaissait

le caractère résolu de la capresse. Cependant, avec le temps, il trouverait peut-être un autre moyen de faire d'elle sa femme. Cela pouvait dépendre beaucoup d'elle-même, de l'influence qu'elle pouvait avoir sur sa maîtresse. Pourtant il se fiait plus à la possibilité d'un changement social. Et, bien qu'à Youma il eût dépeint un avenir sans espoir, en son for intérieur, il était loin de le croire si désespéré. Des échos des discours et des travaux des philanthropes étaient parvenus jusqu'à lui. Il savait comment et pourquoi les esclaves anglais avaient reçu leur liberté. Et il savait aussi autre chose, dont il ne pouvait parler, même à voix basse, à Youma. D'une plantation à une autre un message secret avait été transmis, formulé en langue africaine, et destiné seulement aux oreilles de ceux qu'on avait choisis pour le leur confier, et qui étaient connus pour leur intrépidité. Et déjà, même dans les vallées les plus éloignées de la colonie, les cœurs avaient été étrangement émus en sentant souffler le vent puissant de l'Émancipation !

— Doudoux moin, supplia-t-il, tout à coup, avec un accent d'une tendresse qu'elle ne lui avait jamais entendu, *pas pleiré comme ça, ché, non !*

Elle sentit qu'il l'attirait à lui, en une caresse pleine de remords.

— Ce n'était pas contre vous, mon petit cœur, que j'étais fâché ! reprit-il. Écoutez. Il y a des choses que vous ignorez, enfant. Mais je vous crois. Vous agissez selon ce que vous croyez le bien ! *Pas pleiré, non ! ti bigioule moin !* [Ne pleurez pas, mon petit mignon !] Écoutez ! Puisque vous refusez de partir, je ne partirai pas non plus. Je resterai ici, à Anse-Marine... *Pas pleiré doudoux !*

Elle sanglota quelques instants encore, serrée contre lui ; et puis elle murmura :

— Je serai beaucoup plus heureuse, doudoux, de savoir que vous ne partez pas... Mais ce n'est guère le moment de se fâcher, alors qu'il faut nous dire adieu pour toujours !

— Ah ! ma petite guêpe ! Est-ce que vous leur laisserez-vous choisir un autre mari, lorsqu'ils vous auront près d'eux à Saint-Pierre ? demanda-t-il avec un sourire confiant.

— Gabriel ! s'écria-t-elle alors passionnément. Ils ne pourront jamais faire cela. S'ils ne veulent pas me donner à vous, je resterai toujours comme je suis !... Non ! Ils ne feront pas cela !

— *Bon, ti ké moin !* [Bon, mon petit cœur !] Alors ce n'est pas adieu pour toujours ! Attendez !...

Elle leva la tête vers lui, le regard étonné. Mais au même instant, Mayotte, lasse de jouer avec sa noix de coco, aperçut Gabriel causant avec Youma, et elle courut vers eux en criant « Gabou, Gabou », et s'accrocha joyeusement aux genoux du commandeur.

— Non ! Va jouer encore un peu ! dit Youma. Gabou est trop fatigué pour être tirillé comme ça !

— C'est vrai, Gabou ? dit Mayotte, en jetant sa petite tête en arrière, afin de regarder le visage de Gabriel.

Et, sans attendre de réponse, elle se mit à lui dire :

— Oh ! Gabou, nous retournons demain à la ville avec Papoute.

— Il le sait, reprit Youma. Allons, va jouer !

— Mais, je suis fatiguée, *da*, protesta-t-elle, mécontente, en s'accrochant toujours au genou de Gabriel, espérant qu'il la ferait sauter dans ses bras. *Pouend moin*, supplia-t-elle. Prends-moi !

— *Pauv piti, malgré ça*, s'écria Gabriel, en l'élevant au niveau de son grand visage de bronze. Tu te moques bien de quitter Gabou et tous tes chers amis d'Anse-Marine ! *Piess ! Piess ! piti méchante*. Tu n'aimes pas Gabou.

— Mais si, Gabou, murmura Mayotte en caressant ses joues sombres. Je t'aime bien !

— *Alle ! – ti souyé !* [Allez, petite brouillonne !] Tu aimes Gabou parce qu'il joue avec toi, c'est tout. Et Gabou n'a plus le temps de jouer ; Gabou doit aller voir ce que tout le monde fait, avant qu'il ne soit l'heure de sonner le *cône lambi*(6). *Bo... adié cocote.*

Il la mit dans les bras de sa bonne, et il embrassa aussi Youma, mais sur le front seulement, comme il avait vu faire M. Desrivières, à cause de l'enfant.

— *Adié, ti ké,* lui dit-il.

— *Pou toujou ?* murmura-t-elle d'une voix si basse qu'il l'entendit à peine, et en luttant vainement contre l'émotion qui l'étranglait. Pour toujours ?

— Ah ! non, ché ! répondit-il en souriant pour lui donner du courage. *Mône pas k'encontré, mouné k'encontré toujou.* (Les mornes ne se rencontrent pas. Les gens se rencontrent toujours.)

## X

Le reverrait-elle jamais ? Youma se posa cette question pendant toute la nuit qui suivit son entrevue avec Gabriel, l'avant-dernière nuit qu'elle devait passer à Anse-Marine. Mais, toujours, elle se répondait par des larmes... Elle entendit sonner l'heure à laquelle elle eût pu fuir avec lui vers la liberté. Et la petite pendule de bronze du salon, sous la cloche de verre, tinta toutes les heures les unes après les autres. Youma ferma les yeux, elle revit encore, comme à travers ses paupières, les images de la soirée ; elle revit la figure de Gabriel, et Mayotte qui jouait avec sa noix de coco, et l'ombre veloutée projetée par les falaises noires sur le sable noir, et les bonds des brisants d'écume, silencieux comme des fragments de nuages. Toutes ces images allaient et venaient, s'agitaient et disparaissaient, et puis

revenaient encore avec une netteté effrayante. Ce ne fut qu'aux premières heures du matin que commença pour elle cette obscurité douce et muette qu'est le répit de toute pensée.

Mais, bientôt, son esprit s'éveilla. Elle s'imagina qu'une voix l'appelait, faiblement, comme de très loin, une voix qu'elle reconnaissait comme on reconnaît, dans un rêve, d'autres rêves déjà disparus.

Puis, elle eut conscience d'un visage, le visage d'une très belle femme, d'une négresse, qui la regardait avec des yeux grands et doux, qui lui souriait sous les plis d'un turban *madras* jaune. Et elle était éclairée par une lumière qui ne venait de nulle part ; qui n'était plus que le souvenir de quelque matinée morte depuis longtemps. Et, à travers cette clarté indistincte, grandit un doux rayonnement bleu, le fantôme d'un jour. Et elle reconnut ce visage, et murmura tout bas « Doudoux maman »...

... Elles se promenaient toutes les deux où elle s'était promenée autrefois, parmi les mornes. Elle sentait la main de sa mère qui la guidait comme lorsqu'elle était une petite fille. Et devant elles, tandis qu'elles marchaient, quelque chose de pourpre, de vague et d'immense se leva et s'étendit, le spectre énorme de la mer qui s'arrondissait jusqu'au ciel. Et, dans la blancheur perlée, par-dessus l'horizon confus, jaillit de nouveau la vision de l'île anglaise, dont les cimes violettes étaient barrées de longs effilés de nuages lumineux... La vision se définit lentement, et changea de couleur tandis qu'elle regardait toutes les cimes rosir jusqu'à leur extrémité, comme une éclosion de roses merveilleuses s'épanouissant dans la mer, sous le soleil...

Et Douceline, parlant comme à un petit enfant, lui dit :

— *Travail Bon Dié toutt joli, anh ?*

— Oh ! ma petite maman bijou ! Oh, ti bijou-maman – *oh, ma piti ké maman...* Je ne puis pas partir...

Mais déjà Douceline n'était plus auprès d'elle : l'ombre brillante de l'île avait aussi disparu, et elle entendit la voix de Mayotte qui pleurait quelque part derrière les arbres. Alors elle se hâta dans cette direction et trouva l'enfant sous une plante immense qui étendait fort loin ses racines enroulées : et les lianes innombrables qui tombaient de cet arbre empêchaient de voir à quelle espèce il appartenait. L'enfant avait cueilli une feuille sombre, et elle avait peur, car un liquide étrange coulait sur ses doigts...

— Ce n'est que la *liane de sang*, dit Youma. On s'en sert pour la teinture.

— Mais c'est chaud, répliqua l'enfant encore toute effrayée.

Elles eurent ensuite toutes les deux très peur, à cause d'un lourd battement qui résonna

comme la dernière vibration d'un coup de canon tiré parmi les mornes. Toute la terre en trembla. Le jour se mit à tomber, et s'atténua en une obscurité rouge, comme lorsque le soleil meurt.

— C'est l'arbre ! cria Mayotte ! C'est le cœur de l'arbre qui bat !

Cependant, il leur était impossible de s'enfuir. Un étrange engourdissement clouait leurs pieds à terre.

Et, tout à coup, les racines de l'arbre s'animèrent d'une vie effroyable et s'étendirent en se tordant comme pour les saisir. Au-dessus d'elles, les profondeurs sombres des branches se transformèrent en un grouillement monstrueux, et les extrémités des racines et des branches avaient des yeux.

Alors, à travers l'obscurité toujours plus intense de son rêve, Youma entendit Gabriel qui criait :

— C'est un zombi. Je ne puis l'abattre.

## XI

La saison des chaleurs lourdes et humides et des pluies torrentielles – le long hivernage – était passée avec ses orages, – et aussi la saison des vents du nord-est, durant laquelle les hauteurs sont fraîches, – et aussi la saison de la sécheresse, où les cimes se débarrassent de leurs manteaux de nuages. C'était le *renouveau*, la période la plus délicieuse de l'année, le printemps magique des tropiques où le pays se baigne tout à coup en une vapeur irisée. Alors tous les lointains prennent des teintes de bijoux ; après les mois de sécheresse où tout s'est flétri, la nature renouvelle ses sèves, et avive toutes ses couleurs. Les forêts se couvrent de fruits et de fleurs ; les lianes desséchées vivifient leurs verts lumineux et projettent des millions de tendrons nouveaux. Et, par-dessus les hauteurs des *grands bois*, se dé-

versent des cascades de fleurs bleues, blanches, roses et jaunes. Les palmiers et les angelins semblent grandir tout à coup, en secouant leurs palmes mortes ; une brume est suspendue au-dessus des vallées de cannes à sucres mûres ; et les routes des montagnes verdissent presque jusqu'à leur milieu, sous la formidable invasion des herbes et des arbustes nouveaux... Toutes les surfaces de pierre ou de bois qui ne sont pas protégées par une couche de peinture se couvrent de mousses et de lichens ; des herbes surgissent entre les fentes du pavé de basalte, et, simultanément, des plantes vigoureuses et de couleurs vives s'épanouissent de toutes les crevasses des murs et des toits, s'attaquant même à la solide maçonnerie des fortifications, et obligeant l'homme à défendre ses travaux contre l'invasion du printemps. Une variété infinie : fougères, capillaires et vignes, qui plongent leurs tendrons dans le roc le plus dur : le *thé miraille* et la *mousse miraille*, le pourpier et le goyaul sauvage ; le *fleuri Noël*, le tabac du Diable, et le

*lakerall*, et même de petits arbres qu'il faut déraciner immédiatement pour sauvegarder les maisons, tels que le jeune *fromager*, ou le *cotonnier soie*, s'élevant du haut des murs et des toits, dressant leurs rameaux jusqu'aux pointes des pignons, et prenant racine dans les gouttières et les corniches.

... Le cône énorme de la Montagne Pelée, qui, pendant les semaines balayées par les vents du nord, avait dessiné les cornes de son cratère sur le fond de lumière bleue, se voila de nouveau de nuages, et transforma le ton fauve de ses pentes flétries en vert foncé. De doux grondements de tonnerre roulèrent dans les montagnes, les averses d'une pluie tiède rafraîchirent la terre, par intervalles ; l'air embauma de parfums balsamiques, et la couleur même du ciel s'approfondit.

Pourtant le pays avait beau déployer tout son enchantement, les cœurs des colons demeuraient lourds. Pour la première fois depuis bien des années, la récolte se faisait avec dif-

ficulté, les moulins étaient silencieux, car les bras manquaient pour les alimenter. Pour la première fois depuis des siècles, l'esclave refusait d'obéir, et le maître craignait de le punir. La République de 1848 venait d'être proclamée, et la promesse de l'émancipation avait provoqué dans les esprits simplistes des nègres une fermentation d'idées fantastiques, ils s'étaient mis à rêver de libres donations de plantations, et de richesses ; ils entrevoyaient un repos perpétuel gagné sans effort, une vie paradisiaque pour tous. Ils savaient pourtant ce qui résultait à l'ordinaire de la liberté accordée à certains d'entre eux pour des services exceptionnels ; ils étaient familiarisés avec la vie des classes libres ; mais ces exemples n'avaient guère de valeur pour eux, la liberté que leur donnait le *béké* ne ressemblait en rien à cette espèce particulière de liberté accordée par la République. Malheureusement, ils avaient de mauvais conseillers qui les encourageaient dans ces divagations : c'étaient des hommes de couleur qui entrevoyaient, dans la transfor-

mation sociale qui s'annonçait, de plus belles occasions politiques. La situation avait tout à fait changé depuis le temps où esclaves et affranchis avaient combattu ensemble pour les planteurs, contre Rochambeau et le républicanisme, contre la *bourgeoisie* et les *patriotes*. La méfiance que les hommes de couleur avaient témoignée à la première Révolution s'expliquait par la conquête de l'île par les Anglais. Elle avait contribué à maintenir l'ancien régime pendant encore un demi-siècle. Mais durant ce demi-siècle, la classe affranchie de couleur avait obtenu tous les privilèges que les préjugés ou la prudence lui avaient refusés jusque-là. Les intérêts des gens de couleur cessèrent d'être confondus avec ceux des blancs. Ils avaient obtenu tout ce qu'il était possible d'obtenir par la coalition ; ils savaient maintenant que l'esclavage était irrémédiablement condamné, non par le simple fait d'une convention, mais par l'opinion du XIX<sup>e</sup> siècle. On leur avait promis le suffrage universel. Or, à la Martinique, il n'y avait guère que deux mille

blancs, et il y avait cent cinquante mille nègres et métis.

Pourtant rien dans l'aspect ni dans l'attitude de la population nègre n'aurait justifié, aux yeux d'un étranger, l'inquiétude des blancs. La race soumise s'était non seulement raffinée physiquement par ces influences extraordinaires du climat, du milieu et de la créolisation. Les caractères les plus séduisants de sa nature sauvage primitive, sa sensibilité naïve, sa gaieté, sa bonté, sa promptitude à ressentir de la sympathie, sa faculté de prendre plaisir à des riens, tout cela avait été cultivé et intensifié par l'esclavage. Le parler même de la population, le curieux patois formé dans le moule d'une langue africaine oubliée, et liquéfié par la plénitude de voyelles longues, caressait l'oreille comme le roucoulement de pigeons... Aujourd'hui encore, l'étranger trouvera un charme indicible dans la douceur de cette humanité exotique malgré tous les changements de caractère apportés par les difficultés beau-

coup plus nombreuses de la liberté. Le créole seul connaît par expérience ce qu'il peut y avoir de plus sombre dans cette nature à demi barbare : ses facultés soudaines de cruauté, ses exaltations aveugles de rage, ses furies de destruction.

... Avant que l'annonce officielle fût parvenue à la colonie, les nègres, par quelque système de communication inconnu plus rapide que les navires du gouvernement, avaient déjà appris ce que l'on faisait pour eux, ils se sentaient déjà libres ! Une prompte solution de la question de l'esclavage était fort à désirer, car tout retard devenait dangereux. Il n'y avait pas encore eu, jusqu'ici, de manifestation hostile ; pourtant les propriétaires d'esclaves connaissaient l'histoire de ces révoltes soudaines qui révélaient une puissante organisation insoupçonnée et un art merveilleux de la dissimulation. Ils sentaient que l'air était chargé de nuages. Et ils adoptèrent en général une politique de prudence et de tolérance. Mais dans

une classe habituée à commander, il se trouvera toujours des hommes dont la colère se moque de la prudence et dont la témérité défie toutes les conséquences. Ainsi en 1848, parmi tous les planteurs, un seul osa affirmer ses droits, à la veille même de l'Émancipation : il châtia de ses propres mains l'esclave qui refusait de travailler, et l'envoya à la prison de la ville attendre le verdict d'une loi qui allait être abolie d'un moment à l'autre. Son imprudence précipita l'orage. Les travailleurs commencèrent à quitter les plantations et à se masser en bandes armées sur les hauteurs qui dominent Saint-Pierre. La population de la ville se révolta, força les boutiques des couteliers, s'empara des armes, entoura la prison et demanda qu'on relâchât le prisonnier.

— *Si ou pas lagué, y ké oué ! Nou ké fai toutt nègue bitation descenne !* [Si vous ne le remettez pas en liberté, vous verrez ! Nous ferons descendre tous les nègres des exploitations agricoles !] criaient-ils.

Cette menace terrible révéla pour la première fois l'entente secrète qui existait entre les esclaves du port et les nègres des plantations. Les officiers de la loi reculèrent devant la menace et relâchèrent le prisonnier.

Mais la passion de la classe soumise, si longtemps réprimée, ne fut pas apaisée. La foule continuait à parader dans les rues en proférant des cris que l'on n'avait jamais entendus jusque-là :

— Mort aux blancs ! À bas les *békés* !

La lâcheté du gouverneur militaire rassurait les nègres contre l'éventualité de toute intervention armée. La nuit vint, et l'émeute gron-dait toujours ; les blancs étaient emprisonnés dans leurs demeures, ou bien ils fuyaient et se réfugiaient sur les navires du port. Ceux qui habitaient sur les collines passèrent la nuit à veiller, et ils entendirent le cri de ralliement, le *ouklé* des nègres qui défilaient armés de coute-

las, de piques de bambous et de bouteilles remplies de sable...

Vingt-quatre heures plus tard, toute la population esclave de l'île était en révolte. Et les villes étaient menacées d'une descente générale des travailleurs des plantations.

## XII

Le lendemain, la situation était encore plus terrible. Tout travail était suspendu ; tous les magasins, toutes les boutiques étaient fermés, les marchés étaient vides ; les boulangeries étaient pillées, et il était presque impossible de se procurer des vivres. Le bruit courait que l'affranchissement était voté, que les blancs essayaient de cacher cette nouvelle, et que l'on n'obtiendrait la proclamation officielle de la liberté que par un appel aux armes.

La révolte avait été précédée d'une violente agitation politique, créée par l'élection républicaine. Les propriétaires d'esclaves avaient voté pour un affranchi qui défendait leurs intérêts ; les nègres s'étaient servis de leurs nouveaux privilèges pour se faire représenter par un célèbre abolitionniste français. On avait distribué

des milliers d'exemplaires de son portrait, ainsi que des cocardes et de minuscules drapeaux tricolores. Les gens du peuple embrassaient les portraits avec des pleurs d'enthousiasme et en criant : « Vive Papa » ! Les enfants nègres agitaient les petits drapeaux et criaient « Vive la République », certains même étaient si petits, qu'ils pouvaient à peine articuler « Vive la Ipi-pi ! » Et la victoire complète des hommes de couleur ne fit qu'accroître cette exaltation.

Mais, après l'affaire de la prison, les enfants ne se promenèrent plus dans les rues avec leurs petits drapeaux. On ne distribua plus de cocardes ; elles furent remplacées par des coutelas, des coutelas tout neufs, car il fallut les aiguïser... Et toutes les meules furent réquisitionnées pour cela !

Les blancs couraient les plus grands dangers à se montrer dans les rues. Ils guettaient l'occasion de gagner les navires, sous la protection de leurs propres esclaves, ou de loyaux affranchis qui exerçaient une certaine in-

fluence sur la foule dont ils connaissaient tous les sombres visages. Mais dans l'après-midi ces fidèles domestiques comprirent l'inutilité de leur dévouement. Des nègres inconnus, des étrangers, se mêlaient aux émeutiers ; c'étaient des hommes aux regards farouches, que ne connaissaient point les domestiques de la ville, et qui, lorsque ceux-ci affirmaient en désignant leur maître : « *C'est y on bon béké* », (C'est un bon blanc) répondaient par des insultes ou par des grossièretés. Des bandes d'hommes armés passaient incessamment. Ils battaient le tambour, chantaient, criaient : « *À bas les békés* », à l'affût des fugitifs qu'ils interpellaient : « *Eh ! citoyen !... citoyenne !... Arrête... je te parle !* » Ils affectaient exprès de parler en français pour le plaisir d'employer le tutoiement insultant. Ils regardaient par toutes les fenêtres à la recherche de visages blancs ; lorsqu'ils en apercevaient ils se mettaient à les maudire et criaient ; « *Mi ! A soué à ké débrayé ou* [Prenez garde, ce soir nous vous étripérons !] », Et ils fai-

saient avec leurs couteaux le geste d'éventrer des poissons.

Une grande attaque semblait se préparer, car les travailleurs se massaient sans cesse sur les hauteurs. Les blancs qui ne pouvaient fuir sentaient leurs vies en danger, et ils essayaient de se préparer à résister. Dans certaines maisons, les femmes et les jeunes filles se mirent à fondre des balles. Les esclaves trahirent ces préparatifs, et le bruit courut que les békés s'organisaient en secret pour attaquer la foule... Le temps était bien loin où les blancs pouvaient réprimer une révolte en pendant les nègres aux mangoustans de la batterie d'Esnotz ! Mais les nègres se souvenaient de ce que les blancs avaient fait, autrefois, et ce souvenir se retournait contre eux.

C'était dans le quartier du Fort, la partie la plus ancienne de la ville, située sur une hauteur et isolée par la Rivière Roxelane, que les créoles blancs se sentaient le moins protégés contre une attaque possible. Il leur était ex-

trêment difficile de gagner les bateaux. Les ponts et tous les alentours de la plage étaient gardés par des nègres armés. Dans ce quartier les maisons étaient en général fort petites, et ne pouvaient offrir que peu de protection en cas de siège. Bien des personnes préférèrent quitter leurs habitations et chercher asile dans les quelques grandes demeures de la région. Les Desrivières furent au nombre des fugitifs ; ils se réfugièrent chez leurs parents, les de Kersaint. La résidence des de Kersaint était particulièrement spacieuse. Bien que n'ayant que deux étages, elle était très longue et large, et construite avec la solidité d'une forteresse. Elle était située à la limite du vieux quartier, dans une rue en pente très rapide qui descendait vers l'ouest de façon à laisser visible, au-dessus des toits, tout un grand demi-cercle de mer. Vers l'est, la rue montait rejoindre une route de campagne qui menait dans l'intérieur du pays. À l'arrière de la maison, les fenêtres donnaient sur de vastes champs de cannes à sucre, qui grimpaient très haut le long des flancs de la

Montagne Pelée, dont la crête nuageuse surgissait dans le lointain à quinze milles de là. Plus de trente personnes s'étaient réfugiées chez les de Kersaint ; c'étaient, en général, les femmes et les filles de leurs parents ; et ces dernières étaient sérieusement alarmées. Dans la matinée, les domestiques avaient abandonné la maison ; l'une d'elles, une négresse, irritée par un reproche quelconque, était partie la menace à la bouche. « *A soué ou ké oué !* [Attendez un peu, vous verrez ce soir !] ». M. de Kersaint, un vieillard de soixante-dix ans, aidé de son fils, avait installé les fugitifs aussi confortablement que possible : il essaya de calmer leurs craintes. Il croyait que la nuit n'amènerait rien d'autre qu'un accroissement de bruit et de menaces. Il était persuadé que les meneurs de la populace citadine n'avaient pas d'autre intention que de pratiquer l'intimidation. Peut-être y aurait-il une descente générale des travailleurs des plantations : ce serait un danger plus grave, mais encore, n'y avait-il pas cinq cents hommes de troupe dans la caserne ? Au-

cun acte de violence criminelle n'avait encore été commis dans le quartier. Le bruit courait qu'un homme avait été tué à l'autre extrémité de la ville, mais les fausses rumeurs étaient si nombreuses !

En fait les blancs du quartier du Fort, dont la plupart avaient été désertés par leurs domestiques et par leurs esclaves, étaient peu au courant de ce qui se passait, même dans leur voisinage immédiat. Des choses qui pendant près de deux siècles avaient eu lieu en secret, dans l'obscurité, se faisaient maintenant ouvertement. Une puissance jusque-là occulte avait pris tout à coup un empire absolu. C'était le Sorcier africain.

Sous les Tamaris de la place du Fort, un de ces *quimboiseurs* exerçait sa profession sinistre. Il vendait des amulettes, des fétiches, des onguents magiques faits de graisses de serpents. Devant lui, il y avait un tonneau ouvert, rempli de tafia mêlé de poudre à fusil et de guêpes écrasées. Il était entouré d'une foule

de nègres du Port, de gabarriers à demi nus, qui maniaient des rames de vingt-cinq pieds de long ; de *nègougouôs-bois* herculéens, abrutis à force d'avoir godillé leur embarcation massive et lourde ; de rudes *canotiers* dont les peaux bronzées transpirent rarement, même sous le plus chaud soleil d'été ; des équipages des *yôles*, des *sabas* et des *gommiers* ; des tonneliers et des arrimeurs ; et il y avait aussi les pêcheurs de *tonne*, et les pêcheurs de requins. — *Ça qui lé ?* criait le quimboiseur en versant le venin dans des gobelets d'étain. *Ça qui li vini boué li ?* [Qui veut venir en boire ?] Qui veut en boire de l'Âme de l'Homme ? De l'Esprit de Combat ? De l'Essence qui tombe pour se relever ? Du Meneur de Cœurs ? Du Briseur de l'Enfer ?

Et tous ils en réclamaient à grands cris, et ils avalaient les guêpes, la poudre et l'alcool, s'enivrant jusqu'à la folie.

... Le soleil couchant jaunit le ciel et remplit l'horizon d'un flamboiement d'or. La mer chan-

gea du bleu au violet. Les mornes avivèrent leur vert éclatant en une teinte si lumineuse qu'ils paraissaient phosphorescents. Le couchant passa très vite au cramoisi ; les ombres s'empourprèrent, et la nuit s'étendit rapide, de l'orient, une nuit d'un noir violet, toute pleine d'étoiles.

Et, au moment même où la dernière lueur vermeille commençait à se faner, de la place du Fort résonna un long appel creux, étrange, dont l'écho se répercuta en sanglotant par-dessus les collines comme un énorme gémissement. Puis un autre partit du Mouillage, un troisième de l'embouchure de la Rivière et d'autres encore s'élevèrent en s'entremêlant, des *pirogues*, des *gabarres* et des *sabas* du port.

C'étaient les nègres de la ville qui soufflaient dans de grandes conques et appelaient ainsi leurs frères des collines. Aujourd'hui encore, les pêcheurs de requins, sur la sombre côte du Prêcheur, hèlent de cette façon les

travailleurs des hauteurs afin que ceux-ci descendent et viennent aider à dépecer le poisson.

D'autres signaux gémissants répondirent faiblement aux premiers : ils partaient de la vallée de la Roxelane, des terrasses de Périnelle, du morne d'Orange, du morne Mirail, et du morne Labelle : les ouvriers des plantations arrivaient !

Et, sur la place du marché où le Sorcier distribuait toujours son « *l'essence brisé l'enfé* [Essence qui brise l'enfer] », ses amulettes, et la graisse de serpents, le lourd battement d'un tamtam retentissait, sinistre.

Barricadés chez eux, les blancs de la Ville Basse écoutaient le tumulte de l'émeute. Et maîtres et esclaves étaient hantés par une vision de sang et de feu : par le souvenir de la révolte de Haïti.

## XIII

Chez les de Kersaint toutes les chambres avaient été mises à la disposition des fugitifs, toutes sauf une qui donnait sur la rue et où les hommes veillaient. Mais plusieurs femmes et jeunes filles avaient préféré demeurer debout avec les hommes plutôt que de prendre quelque repos. En bas, les portes et les fenêtres étaient soigneusement barricadées, et on décida d'éteindre toutes les lumières au passage de la foule. Puis on parla des événements du jour précédent, de la dernière élection, de l'histoire de certaines révoltes antérieures, que les hommes les plus âgés se rappelaient fort bien. On discuta aussi le caractère des nègres. Ce dernier sujet provoqua une série d'anecdotes, les unes sinistres, mais la plupart fort drôles. Un planteur raconta l'histoire d'un de ses propres esclaves qui avait épargné assez d'ar-

gent pour acheter une vache. À la première nouvelle du changement politique qui s'était produit en France, il sortit la vache du champ et l'attacha au porche de la maison de son maître.

— *Pouki ou marré vache lanmaison ?* demanda le planteur. Pourquoi attachez-vous la vache à la maison ?

— *Moin ka marré vache lanmaison maîte, pace yo ka proclamé la république, pisse you fois république a proclamé, zaffai la yon c'est la toutt !* (Maître, j'attache la vache à la maison parce qu'ils proclament la république, et une fois que la république est proclamée, les biens de l'un sont les biens de tous !)

Cette anecdote fit rire, malgré l'inquiétude générale. Puis la conversation prit un autre tour, et M. Desrivières raconta l'histoire de Youma et du serpent, qu'ignoraient encore plusieurs personnes présentes. La jeune capresse qui, assise, tenait Mayotte sur ses genoux, se

leva et quitta la chambre avant que M. Desrivères eût achevé son récit. Il la rejoignit, quelques instants plus tard, dans la pièce voisine, et, lui faisant signe de laisser l'enfant, il lui dit à voix basse, pour que Mayotte ne l'entendît pas :

— Youma, ma fille, la rue est tranquille en ce moment. Je crois qu'il serait plus sage pour vous de confier Mayotte à ma mère, et d'aller passer la nuit chez nos voisins nègres. Je vous ouvrirai la porte.

— Pourquoi, maître ?

C'était la première fois qu'elle l'interrogeait ainsi.

— Ma fi, répondit-il avec une caresse dans le regard, je ne puis vous demander de passer cette nuit près de nous. Nous courons tous un très grand danger, ajouta-t-il presque dans un murmure, nous serons peut-être attaqués !

— C'est pour cela que je désire rester, maître.

Et cette fois la voix de Youma était ferme et distincte.

— Ô Papa ! s'écria la petite Mayotte en se glissant entre eux. Ne la renvoie pas. Je veux qu'elle me raconte des histoires.

— Petite égoïste ! dit M. Desrivères en se baissant pour l'embrasser. Et si Youma veut partir ?

— Oh ! elle ne le veut pas, n'est-ce pas, *da* ? demanda l'enfant surprise, qui s'imaginait sans doute être à une fête quelconque.

— Je resterai pour te raconter des histoires, dit Youma doucement.

Alors M. Desrivères lui serra la main, et la laissa avec l'enfant.

Comme M. Desrivères l'avait prédit, la rue était fort tranquille. C'était une des voies les plus retirées de la ville ; pendant le jour il n'y avait eu aucun attroupement ; de temps à autre des bandes de nègres y étaient passées en

criant ; « *À bas les békés* », mais depuis la tombée de la nuit tout désordre avait cessé. Les citoyens osèrent même ouvrir leurs fenêtres et jeter un coup d'œil dehors. Ils entendirent l'appel des conques sans en comprendre le sens, et ils crurent à une nouvelle effervescence du côté du port. Pourtant l'inquiétude s'accrut chez tous, lorsque le bruit de l'eau qui courait dans les ruisseaux en pente, l'eau de la montagne qui purifiait toutes les rues, se fit tout à coup plus violent que de coutume.

— L'eau fait toujours beaucoup de bruit dans cette rue, dit M. de Kersaint, elle est tellement escarpée.

Mais Youma entra tout à coup seule dans la chambre où les hommes parlaient entre eux. D'un geste elle désigna la fenêtre, et s'écria :

— Ce n'est pas l'eau !

L'ouïe des métis est d'une finesse extraordinaire à distinguer les sons... Tout le monde se

tut, et les hommes retinrent leur souffle pour mieux écouter.

## XIV

La rue se remplit d'un lourd murmure pareil à celui des brisants lointains, qui s'enfla lentement en un rugissement sourd et continu. Ce bruit s'approcha, venant des hauteurs, accompagné d'un flamboiement pareil à celui d'un incendie. Immédiatement les lumières s'éteignirent dans toutes les maisons. Les portes furent barricadées. La rue se fit déserte comme un cimetière. Mais aux étages supérieurs des maisons, derrière les volets à lattes, tout le monde pouvait regarder s'approcher la lueur et entendre venir le rugissement.

— *Yo ka vini !* [Ils viennent !] s'écria Youma.

Et soudain la grande rue fut envahie par un tonnerre de clameur, et tout embrasée par la lueur des torches. Une masse compacte de nègres en culottes de toile, nus jusqu'à la cein-

ture, s'approcha au pas de course. C'était l'avalanche des travailleurs. Les maisons tremblèrent sous le choc de leurs pieds nus. Une vibration, pareille à celle d'une légère secousse sismique, fit frémir tous les murs. Si seulement les travailleurs pouvaient passer sans s'arrêter.

Des centaines étaient déjà passés : mais la vision tumultueuse semblait infinie, et la cascade des grands chapeaux de paille était interminable, et au-dessus de ce torrent, l'acier des piques, des fourches et des coutelas scintillait dans le vacillement des torches. Tout à coup, il y eut une halte imprévue, la foule se bouscula, se tassa et la tempête des cris s'apaisa. La rue s'emplit d'une odeur sinistre d'alcool, une puanteur de tafia. La foule était évidemment ivre, et donc doublement redoutable. Quelqu'un donna un ordre que personne n'entendit distinctement. Alors une voix de stentor le répéta tandis que le tumulte se calmait :

— *Là ! làmên ! caïe béké !* [Là même, la maison du blanc !]

Tous les visages noirs se tournèrent immédiatement vers la demeure des de Kersaint, et un rugissement partit de tous ces gosiers noirs. Malheureusement, la façade imposante de la maison, seule construction à deux étages dans cette rue de chaumières, révélait que ses propriétaires devaient sûrement être de riches békés. Être un béké, un blanc, c'était, du moins pour le simple travailleur, être un aristocrate, un ennemi de l'affranchissement, et sans doute un propriétaire d'esclaves.

— *Fouille là !* tonna la même voix immense.

Et toute la maison trembla. La foule secouait furieusement l'entrée principale, dont les massives portes doubles étaient cependant consolidées par une barre de fer.

— *Ouvé, ouvé ba nous ! Ouvrez nous !* hurla la foule.

M. de Kersaint repoussa un volet du premier étage donnant sur la rue et regarda la foule. C'était une horde effrayante, pleine de

visages de cauchemar. La plupart des figures lui étaient inconnues. Pourtant, il en reconnaissait quelques-unes, celles d'hommes du port, de la classe la plus basse, qui s'étaient joints aux travailleurs avant leur descente. Il y avait aussi des femmes dans la foule ; elles criaient et gesticulaient ; certaines étaient des négresses des plantations, d'autres n'en étaient pas, et elles étaient les plus violentes.

— *Ça oulez, mefi ?* [Que voulez-vous, mes enfants ?] demanda M. de Kersaint.

La première fois ils ne l'entendirent point à cause du tumulte, mais ils se turent lorsqu'ils aperçurent à la fenêtre le béké aux cheveux blancs. Ils voulaient tous l'écouter.

M. de Kersaint n'était pas sérieusement inquiet, il croyait que la foule se bornerait à une manifestation brutale, à ce qu'en patois on appelle « *un voum* ». Il répéta en créole :

— Que voulez-vous, mes fils ?

C'était ainsi que le béké s'adressait aux esclaves. Dans sa bouche, le mot *monfi* prenait presque un sens d'affection patriarcale, et même en ces années de républicanisme cet usage survit encore. Mais tel que M. de Kersaint le prononçait, le mot tomba sur la passion politique de la foule comme de l'huile sur le feu.

— *Ou sé pé-nou, ahn ?* [Êtes-vous notre père, hein ?] ricana un nègre moqueur. Êtes-vous notre père ? Il n'y a plus de fils, il n'y a que des citoyens, *anni citoyen*.

— *Y trop souyé, y trop malin !* cria une aigre voix de femme. Il veut nous flatter, *vieux béké*, il est trop malin.

— *Citoyens pouloss !* répondit, M. de Kersaint. Pourquoi voulez-vous forcer l'entrée de ma maison ? Vous ai-je jamais fait de mal ?

— Vous avez des armes chez vous, répondit la même voix menaçante qui la première avait

attiré l'attention du peuple sur la maison des Kersaint.

Elle appartenait à un très grand nègre, qui paraissait le meneur de l'émeute ; il n'était vêtu que d'une culotte de canevas et d'un chapeau de paille, et il portait un coutelas. M. de Kersaint se souvint tout à coup de l'avoir déjà vu, qui travaillait comme commandeur sur la plantation de Fond Laillet.

— Sylvain, mon fils, répondit M. de Kersaint. Nous ne sommes pas armés. Mais des femmes et des enfants se sont réfugiés chez nous. Et nous ne sommes pour rien dans les maux dont vous vous dites victimes.

— *Ouvé ba nou !*

— Personne parmi vous n'a le droit d'entrer dans la maison.

— *Ouvé ba nou !*

— Vous n'avez pas le droit...

— Eh ! bien nous prendrons le droit ! s'écria le meneur.

Alors il s'éleva une clameur générale. Des milliers de voix excitées répétèrent :

— *Ouvé ba nou !*

La tête blanche du vieillard se retira de la fenêtre. Elle fut remplacée par un jeune et sombre visage très beau, et très résolu. C'était celui du fils de Kersaint.

— Tas de charognes ! cria le jeune homme. Oui, nous avons des armes, et nous savons nous en servir. Je brûlerai la cervelle au premier d'entre vous qui entrera ici.

Il tenait l'unique pistolet chargé : il n'y avait pas d'autre arme dans la maison. Il comptait sur la lâcheté de la foule ; mais les nègres savaient ou croyaient savoir la vérité : le vieux béké ne leur avait pas menti : ils n'avaient pas peur.

— *Bon, nou ké oué !* [Bon, nous verrons !] dit le meneur d'une voix menaçante. *Ennou*, criait-il en se tournant vers la foule, *craze-caië là !* [Allons-y ! Écrasons la maison.]

Presque au même instant, une pierre lancée par une main puissante siffla tout près de la tête du jeune de Kersaint, et vint ricocher avec fracas sur les meubles de la chambre. Ce fut en vain qu'on ferma les volets ; un deuxième projectile les ouvrit de force, un troisième fendit ceux de la fenêtre voisine. Les pierres se succédaient. Plusieurs personnes furent gravement blessées ; une femme tomba étourdie ; un homme eut l'épaule démise. La foule réclamait encore des pierres, toujours plus de pierres. Elle hurlait :

— *Ba nou ouôches ! ba ouôches !* [Donnez-nous des pierres !]

Le pavé devant la maison était fait de grosses pierres et ne fournissait pas de projectiles. Mais un peu plus bas, une rue transver-

sale était pavée de rochers ronds tirés du lit de la rivière. Des négresses s'alignèrent alors en une rangée qui allait du point d'attaque à cette rue, aux cris de :

— *Fai la chaîne !*

Puis elles se passèrent de tablier en tablier les pavés qu'elles avaient arrachés, et cela avec un ordre parfait, car elles étaient dressées depuis des générations à « faire la chaîne » lorsqu'elles transportaient les pierres des torrents jusqu'au lieu de construction d'une maison ou d'un mur. Alors la pluie de pierre tomba drue et terrible. Elles fracassaient les meubles, faisaient éclater les murs, brisaient les portes... Ceux qui ont vu le nègre créole abattre, sur les routes montagneuses, des fruits poussant à des hauteurs inaccessibles, pourront seuls comprendre comment il sait lancer une pierre... Déjà tous les volets de l'étage supérieur étaient défoncés, les assiégés s'étaient réfugiés dans les pièces de la façade postérieure. Mais les volets du rez-de-chaussée

étaient très solides et, protégés en partie par des barres de fer, résistaient toujours. Les portes de grande entrée voûtée défiaient la pression robuste de toutes les épaules qui pesaient contre elle.

— *Mené piè-bois ici ! piè-bois ! piè-bois !*  
[Apportez des arbres ici ! Des arbres ! Des arbres !]  
crièrent les hommes qui s'évertuaient à faire sauter les portes à la faveur du bombardement.

Et le cri passa le long de la rue et gravit la pente de la montagne. De l'intérieur de la maison il n'y avait plus moyen de se rendre compte de ce que faisait la foule ; il était impossible de s'approcher des fenêtres. Mais tout à coup la rue retentit d'un tel cri, qu'il était évident qu'un fait nouveau venait de se produire.

— Ah ! Ce sont peut-être les soldats ! s'écria avec joie M<sup>me</sup> de Kersaint.

Elle se trompait. La nouvelle effervescence était provoquée par l'apparition de la « *piè-*

*bois* », longue poutre que portaient une vingtaine d'hommes qui criaient tous ensemble :

— *Ba lai ! Ba lai !*

Alors ceux qui poussaient des épaules sur la porte d'entrée reculèrent pour faire place au bélier.

En le balançant, les nègres chantaient :

— *Soh ! soh ! yaïe-yah ! Rhâlé ! fô !* [Tirez ! fort !]

Et toute la maison frémit sous le choc immense.

— *Soh ! soh ! yaïe-yah ! Rhâlé ! fô !...*

Les serrures et les verrous sautèrent ; l'encadrement même de la porte s'effondra sous une pluie de plâtras ; la large barre de fer tenait toujours bon, mais elle s'était courbée comme un arc, et les portes avaient bien cédé de cinq pouces.

— *Soh ! soh ! yaïe-yah... Rhâlé fô !*

Il y eut un fracas de métal brisé, une explosion de bois qui éclate : et les portes s'abattirent. Le bruit de leur chute résonna sous la voûte comme un coup de canon. Les hommes laissèrent tomber la poutre, et un rugissement de brute acclama l'exploit... À l'intérieur de la maison, tout était sombre.

Ils hésitèrent un instant : le vide et l'obscurité les intimidaient.

— *Pôté flambeau vint !* [Apportez une torche !] cria le meneur aux porteurs de torches, en étendant la main. *Ba moin ! Ba moin !* [Donnez-la-moi ! Donnez-la-moi !]

Il saisit une torche et bondit en avant, brandissant de l'autre main son coutelas. Mais à l'instant même où il franchit le seuil, une détonation formidable retentit sous la voûte. Le grand nègre chancela, laissant tomber sa torche et son coutelas. Il jeta les bras en l'air, fit demi-tour sur lui-même, et retomba sur le

dos. Il était mort. Le jeune de Kersaint avait tenu parole.

Tous les nègres qui se pressaient devant l'entrée voulurent fuir en panique. Mais la pression de derrière, l'élan de rage aveugle était irrésistible et ceux qui formaient l'avant-garde de la foule furent précipités sous la voûte, se bousculant, hurlant, se frappant, trébuchant sur le cadavre et sur les portes fracassées, avec un élan tel que plusieurs d'entre eux tombèrent !... Le jeune de Kersaint ne songea pas à fuir, même lorsque les amis qui étaient descendus avec lui, voyant que toute résistance était inutile, remontèrent au deuxième étage. Il demeura au pied de l'escalier, son pistolet déchargé à la main ; il se crut capable de refouler les envahisseurs, de les terroriser par sa seule force morale. Mais la terreur se transforme parfois en une rage aveugle, même chez l'esclave, poussé jusqu'au désespoir par la nécessité de braver le canon d'un pistolet. Les nègres se jetèrent sur le jeune homme avec

toute l'énergie de la terreur. Il n'eut que le temps de lancer son arme inutile dans le visage du premier : une baïonnette attachée à une perche lui passa à travers le corps. Il s'effondra sans un cri sous les coups des coutelas qui battaient l'air avec une frénésie telle que les assaillants s'entre-blessaient dans leur rage.

... Au même instant un nègre tira de l'entrée une décharge vers les blancs qui remontaient l'escalier. M. Desrivères tomba. Il expira presque aussitôt, avant que ses amis aient pu l'emporter dans une chambre voisine dont les portes furent immédiatement barricadées avec tous les meubles les plus lourds de la pièce : la charge entière lui était entrée dans le dos, lui brisant l'épine dorsale.

... Puis la panique momentanée des nègres fut suivie d'une réaction de la haine, d'une soif de vengeance. La haine traditionnelle du blanc rendue plus forte encore par les passions du moment ; la soif de se venger de la mort de

leurs chefs d'autrefois et de tous les griefs imaginés ou vrais qu'ils avaient contre les blancs.

Mais les appartements du rez-de-chaussée étaient vides ; les *békés* s'étaient retirés dans les pièces du haut. Ils y avaient peut-être des armes dont ils se serviraient dans la dernière extrémité. Il serait peut-être imprudent de les y poursuivre. Et pourtant ils n'échapperaient pas. Les fenêtres de derrière étaient élevées et donnaient sur une route de plantation qui longeait des champs de cannes à sucre où des nègres armés faisaient le guet. Les murs latéraux étaient en maçonnerie solide sans aucune ouverture. Impossible de s'échapper par le toit, qui s'élevait bien à vingt pieds au-dessus des toits de chaumières voisines. Les *békés* étaient sans défense !... Pourtant, personne ne s'offrit à mener l'assaut. Il n'y eut que des clameurs, de hideuses menaces, des cris de cannibales en délire... Cependant une bande de noirs promenait à travers les rues, à la lueur des flambeaux, le cadavre de l'ancien meneur, hissé sur

un des battants de la porte. Des hommes armés couraient à côté, ils montraient la cervelle rose qui sortait de la blessure, et criaient :

— *Mi yo k'assassiné nou ! yo ka tchoué foué nou !*

[Voilà qu'on nous assassine et qu'on nous tue nos frères !]

L'exaltation s'accrut encore et devint du délire maniaque. Mais une voix, celle d'une femme, la femme de Sylvain, le meneur, glapit par-dessus tout le bruit.

— *Metté difé-zautt ! brilé toutt béké !*

[Mettez le feu, vous autres ! Brûlez tous les békés !]

La foule répéta le cri, qui se répercuta comme un tonnerre à travers la rue.

— *Difé ! metté difé !*

Mais si par hasard les békés tentaient une descente désespérée sur les incendiaires ?

— *Olé l'escalié !* [Coupez l'escalier] suggéra un nègre, et cette idée mit fin à toutes les hésitations.

Ils étaient assez nombreux pour arracher tout l'escalier en cinq minutes, et il fallut moins de temps que ça pour que les émeutiers exécutassent l'idée qui leur avait été suggérée. Ils arrachèrent l'escalier. Ils le brisèrent en petits morceaux et ils les entassèrent sur les dalles de l'entrée. Puis ils les enflammèrent à l'aide des torches. La rampe était en acajou, mais les marches étaient en bois du nord, en pin jaune, résineux et léger.

— *Ka pleine gomme ! Ka brilé bien !*  
[C'est plein de résine ! Ça brûle bien.]

Immédiatement tous les meubles du rez-de-chaussée furent démolis et empilés sur le bûcher, qu'ils fussent combustibles ou non, portraits, rideaux, terrines, bronzes, carpettes, miroirs et tentures !

— *Sacré tonné ! Nou ké brilé toutt ! Ké oué !*

[Sacré tonnerre ! Nous brûlerons tout ! Vous verrez !]

Au premier étage des bruits de terreur retentirent : des pas qui couraient éperdument, des meubles qu'on traînait et enlevait de devant les portes... des cris...

— *Ouail !* ils sont moins braves à présent, les maudits *békés !*

Puis des visages apparurent à travers la fumée, se penchant vers le sol, regardant en bas : une femme aux cheveux gris qui essayait de se faire entendre, d'émouvoir quelque cœur, une jeune mère qui désignait silencieusement son bébé. Deux bras noirs se tendirent vers elle en une moquerie sauvage, et une négresse cria d'une voix rauque :

— *Ba moin li ! moin se vlopé enlai, y conm chalrou !* [Donnez-le-moi ! Je l'enserrerai comme une pieuvre !] et elle imitait la seiche qui dévore sa proie.

Un éclat de rire obscène souligna cette plaisanterie infâme.

La chaleur et la fumée devenaient insupportables. Les incendiaires se retirèrent dans la rue, et quelques-uns gagnèrent les champs de canne à sucre à l'arrière de la maison pour prévenir toute tentative d'évasion. Ils ne jetaient plus de pierres, ils étaient las, mais contents de contempler le progrès de leur vengeance. Les cris retentissaient toujours à l'étage supérieur : ils y répondaient par des jurons et des railleries ! La voûte rougit, s'illumina et se mit à rayonner comme une fournaise : et la chaleur qui s'en dégageait força les nègres à se retirer encore davantage. Bientôt à l'intérieur le pétilllement devint un sourd rugissement pareil au bruit d'un torrent. Les flammes s'emparèrent de tout le rez-de-chaussée. Elles passaient de longues langues jaunes par les fenêtres ; elles s'enroulaient autour de la maçonnerie ; elles léchaient les clefs de voûte et les murs, elles s'efforçaient de grimper et se

mirent à dévorer la charpente des volets... Et de temps à autre, l'appel sinistre et mélancolique des grandes conques résonnait dans la rue...

La voix d'une cloche immense se mit à tinter par-dessus tous les toits de la ville rapidement et de façon continue : c'était le bourdon de la cathédrale qui sonnait le tocsin. Les unes après les autres, les cloches des plus petites églises se joignirent au bourdon. Mais, pour la première fois, les pompes à incendie demeurèrent dans leurs hangars ; les pompiers nègres ignorèrent l'appel. Et cependant, les soldats, bien que menaçant de se mutiner, étaient rigoureusement enfermés dans leur caserne par ordre supérieur. Pourtant le gouverneur Rostoland, maréchal de camp, savait que la ville était à la merci d'une foule nègre ; il savait que la population blanche courait le danger d'être massacrée. Un tel ordre, donné en un tel moment, semble incroyable à ceux qui l'ont vu de leurs yeux et reste un des faits stupéfiants de

l'histoire coloniale française, un des nombreux faits qui paraissent justifier la haine éternelle que le créole blanc porte à la République.

... Avivées par une brise du sud, les flammes assaillirent l'arrière de la maison, assiégé plus rapidement que les chambres de devant. Elles détruisirent tous moyens de communication entre l'avant et l'arrière de la maison, en incendiant les corridors qui aboutissaient à cette extrémité de l'escalier démoli. À travers les volutes de fumée, des hommes affolés de mourir hideusement brûlés se laissèrent choir des fenêtres donnant sur la campagne, en abandonnant femmes et enfants. Du côté des champs leurs ennemis étaient moins nombreux : il y avait à courir une chance inespérée. Parmi ceux qui tentèrent cette chance deux furent tués dès qu'ils mirent pied à terre, le troisième, un Français, bien qu'horriblement blessé, put courir près de deux cents mètres avant d'être rejoint et abattu. Mais deux autres profitèrent de cet incident ; ils gagnèrent les

hautes cannes à sucre et s'enfuirent en courant entre les tiges, courbés en deux, se tordant, se fauflant. Ils furent bientôt perdus de vue.

— *Béké la campagne menm ! s'écrièrent les poursuivants déçus. Yo ka fenne kanné !* [Ce sont des vrais campagnards ! Ils fendent la canne !]

Seuls les créoles campagnards connaissaient ce truc pratiqué avec succès par les nègres marrons – de « *fenne kanné* », fendre la canne...

L'obscurité et la terreur des serpents favorisèrent leur fuite.

Certains hommes chevaleresques, dont M. de Kersaint, refusèrent de tenter cette dernière chance. Ils préférèrent rester pour encourager de leur présence les femmes impuissantes, les mères, les épouses et les jeunes filles, élevées dans le raffinement, et dont l'existence tranquille et parfumée n'avait pas été jusque-là troublée par la plus légère ombre de peur.

Il y avait encore près de trente personnes dans la maison en flammes. Et pourtant les soldats demeuraient toujours enfermés dans la caserne.

La fumée était poussée vers le nord, et du côté de la rue on distinguait nettement la façade de la maison. Mais, depuis que l'on avait jeté des pierres, personne n'était encore apparu aux fenêtres de devant. La foule regardait et s'étonnait ; on eût dit que toute communication était déjà coupée entre la façade et l'arrière de la demeure. Ainsi la dernière scène de la tragédie leur serait cachée. Ils en conçurent un dépit brutal. Leur frénésie première s'était apaisée, il ne leur restait plus que cette apathie révoltante qui, dans les natures sauvages, suit l'accomplissement d'un acte monstrueux. La tempête des cris se calma et fut remplacée par des conversations animées pareilles au rugissement assourdi de la marée basse !

— Ce sont les femmes et les enfants qui crient ainsi ! dit un nègre.

— Qu'ils soient maudits ! Ce sont des békés ! Qu'ils rôtissent tous ensemble !

— *Ouail papa !* Ils nous ont brûlé assez souvent quand ils le pouvaient.

— Oui ! Ils ont brûlé des pauvres négresses accusées de sorcellerie ! Et le prêtre qui les confessa affirma qu'elles étaient innocentes.

— Ah ! *C'est taille-Toto ça !* Ça se passait autrefois !

— Autrefois ! Mais nous n'oublions pas !... Aujourd'hui les choses sont changées.

— C'est juste ! Aujourd'hui nous luttons pour notre liberté.

— Houlo !...

Une nouvelle clameur s'éleva, car une apparition se montrait à une des fenêtres.

— *Mi ! Y on négresse !*

— C'est la da ! Jésus Maria !

— *Pé... ! pé zaut !*

[Paix... ! paix vous autres !]

— *Pé !...*

Le mot courut de bouche en bouche ; et un silence suivit, un silence d'expectative malveillante ! Puis le puissant contralto de Youma sonna avec la clarté d'un appel de clairon !

— *Eh ! tas de capons !* cria-t-elle sans crainte. Lâches qui avez peur de faire face à des hommes ! Croyez-vous que vous gagnerez votre liberté en brûlant vifs des femmes et des enfants ? Qu'étaient donc vos mères ?

— Nous brûlons des békés ! répondit une négresse d'une voix aiguë. Ils nous tuent ; nous les tuons à notre tour ! C'est juste !

— Tu mens ! s'écria Youma. Les békés n'ont jamais assassiné des femmes et des enfants.

— Mais si ! vociféra un mulâtre un peu mieux vêtu que ses compagnons. Ils l'ont fait en dix-sept cent vingt-et-un ! Et en dix-sept cent vingt-cinq !

— Aïe macaque ! [Allez donc singe !] dit Youma d'une voix moqueuse. Et toi tu fais brûler des négresses aujourd'hui pour les imiter ? Quel mal les négresses t'ont-elles fait, singe ?

— Elles sont avec les békés.

— Et vous tous vous étiez avec les békés hier, et avant-hier, et toujours les békés vous ont donné à boire, les békés vous ont soignés lorsque vous étiez malades... Et à toi, ô mulâtre, traître que tu es, les békés ont donné la liberté, ils t'ont donné un nom, *saloperie* !... Ils t'ont donné les vêtements qui te couvrent, ingrat ! Toi, menteur, tu ne luttas pas pour ta liberté, car les békés te l'ont donnée il y a longtemps pour l'amour de ta mère noire ! *Fai docté, milatt* ! [Fais le docteur (l'important), mulâtre !] Je te connais. Lâche sans famille, sans race ! *Fai philosophe* ! [Fais le philosophe !] ô renégat, qui veux voir brûler une négresse parce que ta mère était une négresse !... *allé... bala béké* ! [Va donc, bâtard de blanc !]

Youma ne put se faire entendre davantage. Une nouvelle clameur de vociférations noya sa voix. Mais ses reproches avaient porté au moins d'une certaine façon, elle avait touché et éveillé le mépris dormant, la haine secrète et jalouse que le noir ressentait pour l'affranchi de couleur, et la déconfiture du mulâtre fut accompagnée de hurlements, de rires ironiques. Au même moment, il se produisit dans la foule une violente bousculade : quelqu'un se frayait un passage jusqu'au premier rang, à travers la cohue compacte, rapidement, furieusement, jouant des coudes, écartant tout de ses épaules. C'était un capre géant. Il se dégagea enfin, bondit jusqu'à l'espace libre devant l'édifice en flammes, fit tournoyer son coutelas au-dessus de sa tête, et cria :

— *Nou pas ka brilé négresse !*

[Nous ne brûlons pas de négresse.]

Le mulâtre ridiculisé s'avança pour parler, mais avant qu'il pût proférer une parole le tra-

vailleur l'assomma d'un seul coup du revers de sa main libre.

— *A moin ! mé foué !* clama le nouveau venu. Soutenez-moi, mes frères ! Nous ne brûlons pas des négresses !

Alors Youma reconnut Gabriel qui était là, seul, colossal, menaçant, magnifique, bravant l'enfer qui l'environnait par amour d'elle.

— *Ni raison ! ni raison !* répondirent plusieurs voix. *Non ! Non ! nou pas ka brilé négresse ! Châché l'échelle !*

[Il a raison, non nous ne brûlons pas de négresse ! Allez chercher une échelle. Portez une échelle ici !]

Gabriel avait forcé la sympathie et réussi à éveiller la pitié dans ces cœurs de bêtes fauves.

Et toute la foule se mit à clamer :

— *Pôté l'échelle ! vini ici yon l'échelle. Une échelle ! Une échelle !*

Cinq minutes plus tard, une échelle touchait la fenêtre. Gabriel lui-même y grimpa ; il atteignit les derniers échelons, et étendit sa main de fer. Mais au même instant Youma se baissa jusqu'à l'allège de la fenêtre et souleva Mayotte qui se dissimulait derrière elle. L'enfant était stupide de terreur. Elle ne le reconnut pas.

— Pouvez-vous la sauver ? demanda Youma, en lui tendant la petite fille toute blonde.

Gabriel fit un signe de négation. De la rue, un cri affreux partit :

— *Non ! non ! non ! non ! pas lé yché béké ! Janmain yché béké !*

[Non ! non ! nous ne voulons pas un enfant de blanc ! Jamais un enfant de blanc !]

— Alors, vous ne me sauverez pas non plus, s'écria Youma, en serrant l'enfant sur sa poitrine. *Janmain ! Janmain ! mon ami !*

— Youma, au nom de Dieu...

— Au nom de Dieu, vous me demandez de commettre une lâcheté ? Êtes-vous assez vil, Gabriel ? Êtes-vous assez bas ? Me sauver et laisser brûler l'enfant ? Jamais !.. partez !

— Laisse la *yché* des *békés*... laisse la *yché*, fille, crièrent cent voix.

— *Moin !* répliqua Youma en se retirant hors la portée des bras de Gabriel. Je ne l'abandonnerai jamais, jamais... J'irai trouver le Bon Dieu avec elle...

— Alors brûle avec elle ! hurlèrent les nègres. À bas l'échelle ! jetez-la à terre...

Gabriel eut à peine le temps de sauter, l'échelle fut arrachée sous lui. Toute la frénésie première de l'émeute s'était rallumée à la vue de l'enfant, et la tempête des malédictions se déchaîna de nouveau. Mais, il se produisit un autre mouvement. Gabriel avait trouvé des hommes pour le soutenir. Ils replacèrent enfin l'échelle, et la protégèrent désespérément, le coutelas au poing. Ils appelèrent Youma, la

suppliant de descendre... Mais elle leur fit de la main un signe de mépris : elle savait qu'il était impossible de sauver Mayotte.

La chaleur intense qui émanait du rez-de-chaussée refoula peu à peu la garde debout au pied de l'échelle. Tout à coup Gabriel poussa un cri de désespoir. Atteinte par un jet de flamme, l'échelle elle-même prenait feu et flambait furieusement.

Youma demeura à la fenêtre. Son beau visage ne reflétait plus ni haine ni crainte. Elle était aussi calme que la nuit où Gabriel l'avait vue immobile, son pied écrasant le serpent.

Soudain une clarté éclata derrière elle, et grandit.

Contre le flamboiement, sa haute silhouette ressembla à la silhouette de Notre-Dame-du-Bon-Port que Gabriel avait vue, dans la chapelle du Mouillage, se détachant sur un fond d'or... Ses traits doux n'exprimaient toujours aucune émotion. Ses regards s'abaissaient sur

la tête blonde qui se cachait contre son sein, ses lèvres remuaient, elle parlait à l'enfant. La petite Mayotte leva un instant la figure vers le beau visage sombre penché vers elle, et elle joignit ses petites mains ensemble comme pour prier.

Mais elle poussa aussitôt un cri lamentable, et s'accrocha à Youma. Les murs épais vibrèrent tout à coup comme vibrent les murs lorsque souffle un ouragan. Des cris frénétiques et déchirants partirent de l'arrière de la maison et un bruit retentit, le bruit d'un sourd tonnerre. Youma enleva son foulard de soie jaune et en enveloppa la tête de l'enfant. Elle la caressa avec une tendresse calme, la berçant doucement dans ses bras, placidement, comme si elle l'endormait d'une complainte... Jamais Youma n'avait paru aussi belle au regard de Gabriel.

L'instant d'après il ne la vit plus. La silhouette de la jeune fille et la clarté disparurent en même temps, au moment où le toit et les

poutres s'effondrèrent ensemble dans l'obscurité.

Un silence suivit, un silence brisé seulement par les sifflements et les crépitements du feu étouffé par le tintement du tocsin et par l'appel des grandes conques. Les victimes ne criaient plus et les bourreaux étaient épouvantés par l'horreur de leur crime consommé.

Puis, d'en bas, les flammes luttèrent et s'élevèrent de nouveau, et colorèrent de cramoisi les tourbillons de fumée, la maçonnerie toute nue, les débris de bois. Elles se haussèrent en serpentant, s'allongèrent, léchèrent les poutres noircies. Elles se redressèrent et grandirent, féroces, et s'enlacèrent en une longue spirale fluide de langues de feu qui s'agitaient haut dans la nuit.

Le rayonnement jaunissant s'étendit de promontoire en promontoire, palpita au-dessus du port et gravit pendant des lieues à travers l'obscurité les flancs du volcan éteint. Les

mornes boisés se dressaient fantastiques, autour de la ville illuminée. Ils paraissaient plus élevés que pendant le jour, et blanchissaient et s'obscurcissaient tour à tour avec l'essor et la chute des flammes. Et à chaque grande pulsation du feu, la croix blanche de leur sommet apparaissait, portant l'étrange passion de son Christ noir...

À la même heure, de l'autre côté du monde, un navire filait devant le soleil, et portait le don français de la Liberté aux esclaves de la Martinique.

**FIN**

# Ce livre numérique

a été édité par la  
*bibliothèque numérique romande*

<https://ebooks-bnr.com/>

en janvier 2024.

## – Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isa, Michèle, Yves, Françoise.

## — Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Lafcadio Hearn, *Youma, roman martiniquais*, traduit par Marc Logé, Paris, Mercure de France, 1937. D'autres éditions ont

été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'image de première page est une composition réalisée d'après les tableaux *Portrait d'une femme haïtienne* (1786) de l'artiste franco-canadien François Malepart de Beaucourt (1740-1794) visible au musée McCord, Québec et de *Femme de couleur libre coiffée d'un Tignon* (1844) d'Adolph D. Rinck (1802-1895), portraitiste d'origine prussienne qui a vécu longtemps à la Nouvelle-Orléans, Hilliard Art Museum, Université de Louisiane, Lafayette.

### – Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci

d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

**– Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...

**– Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

---

1 Titre original : *Youma: The Story of a West-Indian Slave*, publié en 1890. (*Note de la BNR.*)

2 Certaines notes du traducteur sont mises entre crochets à la suite du texte, pour une meilleure compréhension. Le traducteur a, lui-même, mis des traductions entre parenthèses. (*Note de la BNR.*)

3 Esclave qui s'est enfui de chez son maître et qui se cache dans les bois.

4 Il s'agit des chercheurs de *choux palmidés* (cœur du palmier), bourgeon encore engainé formé par les feuilles serrées et blanches.

5 Balai fait des branche d'un arbuste appelé *guiyantine*.

6 Corne de *lambi*, genre de strombe ou mollusque des mers chaudes, dont les coquilles servent de huchet.

# Table des matières

## INTRODUCTION

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

Ce livre numérique